CONVERSATIONS
ENTRE
UN PASTEUR ET SON PAROISSIEN,
SUR
DIVERS SUJETS RELIGIEUX,
Et en particulier sur la préparation à la Communion.

PREMIÈRE CONVERSATION.

A la fin du mois de Mars de l'année dernière, un Ministre revenant de la ville, s'en retournait dans son village, lorsqu'il fut joint par un de ses Paroissiens qui revenait du même endroit, et qui se disposa à faire route avec lui. Le Ministre était le père de son troupeau, et il aimait s'entretenir avec ses enfans; il fut donc bien aise de cette rencontre, quoique le paysan l'eut abordé au moment où il pensait à son sermon du dimanche suivant, et lui eut fait perdre ainsi le fil de ses idées. " Je trouverai assez le moment de „ penser à mon sermon, " se disait à lui-même le Ministre, " mais je n'aurai peut-être pas de „ sitôt une occasion favorable de m'entretenir „ avec cet homme, qui est un de ceux sur les- „ quels je dois veiller pour leur salut, et qu'il „ m'importe infiniment de bien connaître. "

Après une salutation cordiale, le Ministre s'informa de la santé de son Paroissien, de celle de sa femme et de ses enfans, et aussi de l'état de ses affaires. Le Paroissien s'étendit complaisamment sur ce dernier article, parla des emplettes qu'il avait faites à la ville, d'un achat de terres qu'il projetait, de semailles, et de travaux divers qu'il avait commencés. Il se loua fort de la manière dont il savait gouverner son train, et le faire prospérer; ajoutant que ses enfans seraient bien à leur aise, s'ils savaient se conserver le bien qu'il leur laisserait.

Le bon Ministre l'écouta avec plaisir, et se réjouit avec lui de ce que Dieu bénissait ainsi le travail de ses mains; mais, suivant sa coutume, il chercha à donner à la conversation une tournure religieuse. Il pensait qu'un Ministre doit répandre en tout lieu la bonne odeur de l'Evangile, et qu'on ne doit jamais le quitter sans emporter une bonne parole, un bon sentiment. Il pensait qu'un Ministre ne doit pas autoriser, par son exemple, ces conversations qui ne roulent que sur les affaires de ce monde, et dans lesquelles il n'entre pas un mot de Religion. Il pensait que des Chrétiens, comblés des grâces de Dieu, et appelés à l'héritage du Ciel, sont indignes du titre qu'ils portent s'ils ne prennent pas plaisir à s'entretenir de Dieu, de leur Sauveur, et de leur bienheureuse patrie. Il pensait

qu'il est honteux pour des Chrétiens de ne jamais élever ensemble leurs pensées et leurs cœurs en-haut, là où est leur véritable trésor; qu'il est honteux pour eux de s'occuper toujours d'un monde qui passe, et de rester courbés vers la terre comme les animaux.

Plein de ces sentimens, le Ministre s'adressant à son compagnon de voyage, lui dit: « Hé bien,
„ Jean-Louis, je vois avec plaisir que vous êtes
„ un homme économe et un bon travailleur;
„ et que la bénédiction de Dieu, la seule qui
„ enrichisse, s'est répandue sur vous. Dieu vous
„ conserve ce que vous avez, et vous accorde
„ la grâce d'en jouir long-temps, et surtout
„ chrétiennement; car le bien n'est bon qu'au-
„ tant qu'on s'en sert pour faire son salut; *que*
„ *servirait à un homme de gagner le monde*
„ *entier s'il venait à faire la perte de son âme?*
„ (St. Matthieu XVI. 26.) aussi faut-il se réjouir
„ des grâces spirituelles que Dieu nous accorde,
„ beaucoup plus que de ses grâces temporelles.
„ Mais à propos, de grâces spirituelles: Dieu
„ vous en accorde une bien grande cette année,
„ en recevant, dans son Eglise, le second de
„ vos garçons qui va être admis, dans quelques
„ jours, à ratifier le vœu de son baptême. »

Le Paroissien.

Il est vrai, qu'on est bien aise de voir sortir ses enfans de l'Ecole, et de pouvoir s'en servir

pour s'aider et pour se soulager ; car on se fait vieux.

LE PASTEUR.

Sans doute ; sous ce rapport, vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous accorde un bon appui pour votre vieillesse. Mais ne pensez-vous pas qu'il faille le remercier encore plus de ce qu'il a mis votre enfant dans la bonne route par les instructions de son Evangile ; de ce qu'il vous préserve ainsi d'avoir à gémir sur les désordres de cet enfant, et de ce qu'il veut lui faire grâce par Jésus-Christ, pourvu qu'il fasse tous ses efforts pour remplir les devoirs qu'on lui a enseignés ?

LE PAROISSIEN.

Monsieur le Pasteur a raison. Qui bien fera, bien trouvera. Mais, sans me flatter, je crois que Monsieur doit être content de mon fils ; car il est un des plus savans de l'Ecole, et il connaît bien sa religion.

LE PASTEUR.

Oui, grâce à votre régent et à votre Pasteur qui y ont pris peine, et surtout grâce à Dieu qui a béni les instructions qu'on a données à votre enfant. Mais il pourrait être encore mille fois plus savant en fait de religion : que cela ne lui servirait à rien, s'il ne mettait pas en pratique les devoirs qu'il connaît. Il serait semblable à un homme qui

connaîtrait parfaitement la bonne manière de cultiver les champs, et qui cependant les cultiverait d'une manière toute opposée. Certainement cet homme, malgré toute sa science, se ruinerait, et autant lui aurait valu ne rien savoir. A quoi on peut ajouter: qu'un tel homme serait un insensé de ne vouloir pas se diriger d'après les connaissances qu'il a, et de se ruiner de gaieté de cœur.

S'il est bon de savoir sa religion, c'est qu'il est bon de savoir ce qu'on doit faire pour être heureux, et dans ce monde et dans l'autre. Dieu ne nous tiendra compte de ce que nous aurons su, qu'autant que nous en aurons profité pour régler notre conduite; et le serviteur, qui aura connu la volonté de son maître et qui ne l'aura pas faite, sera battu de plus de coups que celui qui aura péché par ignorance. *Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux*, dit Jésus-Christ, *pourvu que vous les fassiez.* (Evangile selon St. Jean XIII. 17.) C'est en disant: « Je sais bien ma re„ligion, » c'est en se reposant là-dessus, qu'on se tranquillise au milieu de ses vices, et qu'on se perd sans s'en douter (*).

(*) Il paraît qu'une des choses qui avaient contribué à perdre un des malheureux qu'on a exécutés à Lausanne dans le mois de Septembre 1817, c'est cette fausse idée, qu'il suffit de bien savoir sa religion. L'auteur de ce livre, ayant dû assister un de ces infortunés dans ses derniers momens, a entendu le discours que le nommé Jaunin prononça sur l'é-

LE PAROISSIEN.

Mais, Monsieur le Pasteur, puisqu'il est si dangereux de ne pas pratiquer les devoirs de sa religion, quand on les connaît; il me semble qu'il vaudrait presque mieux ne pas les apprendre aux enfans, pour ne les point rendre responsables de ce qu'ils ne les pratiquent pas?

LE PASTEUR.

C'est comme si vous me disiez qu'il faudrait ne pas leur apprendre à écrire; parce que, lorsqu'on sait écrire, on peut faire des fausses signatures qui conduisent à la maison de force. Ou bien: c'est comme si vous ne vouliez pas apprendre à

---

chafaud, et l'a couché sur le papier en rentrant chez lui; il croit pouvoir le répéter presque mot pour mot, le voici: „ Vous tous qui êtes ici, et surtout la jeunesse, prenez „ exemple à moi. Je vous exhorte à fuir les passions qui „ m'ont amené ici; la gourmandise, l'ivrognerie, la paresse. „ Quand on est dans le vin, on en vient à des affaires qu'on „ n'aurait jamais cru de faire. Evitez aussi les mauvaises „ compagnies qui entraînent à de mauvaises actions. Me „ voici à ma dernière heure; mais que celui qui se croit de „ bout prenne garde qu'il ne tombe. Fréquentez les saintes „ assemblées. Croyez ce que vous disent vos bons Pasteurs „ qui vous parlent pour votre bien. *Ne vous contentez pas „ de savoir votre religion, mais pensez à la mettre en pra- „ tique.* Je vous conjure pour l'amour de Dieu, de prendre „ exemple à moi, afin qu'on ne revoie plus une pareille chose „ dans notre pays."

votre garçon à manier la hache, parce qu'il pourrait, en la maniant mal, se couper les jambes.

L'homme a la raison, et l'amour du bonheur, qui doivent le porter à faire usage pour son bien des bonnes choses qu'on lui enseigne. C'est sa faute s'il les fait tourner à sa perte; et celui qui lui a appris tout ce qu'il savait de bon, n'a rien à se reprocher; au contraire, il a fait son devoir.

Lorsque vous montreriez à quelqu'un le chemin, pour aller recueillir un riche héritage, en l'avertissant qu'il y a un précipice à côté du chemin, et en lui indiquant le sûr moyen de ne pas y tomber: vous croiriez-vous responsable de son malheur, s'il tombait dans le précipice, parce qu'il ne lui aurait pas plu de suivre vos directions?

LE PAROISSIEN.

Je penserais, au contraire, que j'ai fait ce que je devais, et que ce n'est pas ma faute si cet insensé a voulu se précipiter; au lieu d'aller comme je lui avais dit, et de suivre un chemin qui l'aurait infailliblement conduit à devenir très-riche.

LE PASTEUR.

Hé bien, il en est de même de ce que Dieu fait à notre égard. Il nous dit: voilà le chemin de mon héritage céleste, voilà comment il faut se conduire pour y arriver. Prenez garde de ne pas suivre une autre route. Aidez-vous de la lecture

de ma parole qui vous montre le véritable chemin; aidez-vous de la prière, de la fréquentation des saintes assemblées, et de celle des honnêtes gens; profitez des secours de mon saint Esprit que je vous donnerai. Mais faites attention que si, connaissant la bonne voie, vous refusez de la suivre, alors vous serez punis plus sévèrement que si vous ne l'aviez pas connue.

Maintenant, si malgré les avertissemens de Dieu, nous nous obstinons à nous détourner du chemin qui mène au Ciel, et si nous nous perdons, parce qu'il nous plaît de nous perdre : n'est-il pas vrai pourtant que Dieu a fait un acte de bonté, en nous montrant la vraie route, et nous donnant d'excellentes directions, qui nous auraient conduits au bonheur éternel, si nous avions voulu les suivre?

LE PAROISSIEN.

Certainement, Monsieur le Pasteur, l'homme ne saurait se plaindre que de lui-même, s'il est sévèrement puni pour n'avoir pas suivi la bonne route qu'on lui a fait connaître, et dans laquelle on l'a exhorté à marcher. Mais pourquoi ne marche-t-on pas dans la route du Ciel quand on la connaît?

LE PASTEUR.

Cela vient de ce qu'on n'en a pas la volonté; et l'on n'en a pas la volonté, parce qu'on veut

suivre ses mauvais penchans, qui conduisent dans une route toute opposée.

LE PAROISSIEN.

Cependant, il y a beaucoup de gens qui voudraient bien faire et qui ne font pas bien. On est si faible!

LE PASTEUR.

Oui: mais c'est de volonté, qu'on est faible. Soyez sûr que si l'on voulait fermement bien faire, on ferait bien. Car, dites-moi: lorsque vous voulez fermement réussir dans quelque chose qui est en votre pouvoir, n'en venez-vous pas toujours à bout?

LE PAROISSIEN.

Oh sûrement, ou il faut que je ne sai pas quoi s'en mêle.

LE PASTEUR.

Pourquoi donc ne viendriez-vous pas à bout de vous corriger de vos défauts, si vous le vouliez aussi fermement que vous voulez d'autres choses?

LE PAROISSIEN.

Il semble bien. Mais pourtant, Monsieur le Pasteur, il y a encore quelque chose à redire, Car voyez-vous, par exemple, je jure terriblement, sans m'être encore corrigé; quoique cependant j'aie déjà voulu plusieurs fois ne plus jurer.

Le Pasteur.

Mais dites-moi : l'avez-vous jamais voulu très-décidément ? .. Quand vous avez dit : « Je ne veux „ plus jurer. » L'avez-vous dit avec une résolution aussi ferme que lorsque vous disiez aujourd'hui en voyant arriver la nuit : « je veux me „ mettre en chemin pour retourner chez moi ? »

Le Paroissien.

Peut-être bien que non.

Le Pasteur.

Vous dites : *peut-être*, et moi je dis : *sûrement non*. La preuve que vous n'avez pas voulu fermement ne plus jurer, c'est que vous jurez encore. Tout comme, la preuve que vous avez voulu fermement retourner chez vous aujourd'hui, c'est que vous voici bientôt arrivé au village, malgré les mauvais chemins et la longueur de la route.

Il est des gens qui s'imaginent que dire, *je voudrais bien*, ou dire, *je veux*, c'est la même chose. Un homme qui se trouve tard au cabaret un jour de marché, sentant que la nuit arrive, et qu'il faut pourtant qu'il se rende chez lui où les affaires du lendemain l'appellent, dit : « je „ voudrais bien être chez moi ; » c'est-à-dire, „ je sens que je devrais y être, et je voudrais „ qu'on put m'y transporter tout d'un coup. » Mais la chambre est chaude, il y a joyeuse compagnie, il fait froid dehors, la route est longue,

et cet homme reste jusqu'au moment où la police l'oblige à quitter le cabaret. En revenant ivre, il perd un sac de bled qui était sur son char. Le lendemain, il est incapable de travailler, et il va se lamenter auprès d'un voisin qui le jour précédent s'était trouvé au même cabaret que lui, mais qui s'était retiré à temps. Celui-ci lui répond: "pour„ quoi aussi es-tu resté si tard?" — "Mais," répond l'autre, "j'ai voulu plusieurs fois m'en „ aller, et je ne sais pas comment je suis tou„ jours resté." — "Je le sais bien moi," dit le sage voisin, "on voulait me retenir, mais j'ai „ senti que c'était l'heure de se retirer, et j'ai „ dit: décidément je veux partir, et cela tout „ de suite. Je me suis levé, j'ai payé mon écot, „ je suis parti et arrivé de bonne heure. Pour „ toi, je t'ai bien entendu dire, il est vrai: Il „ faudrait partir; je voudrais déjà être chez moi. „ Mais jamais je ne t'ai entendu dire: Je pars. „ Ce ne sont pas les souhaits qui font faire du „ chemin, mais c'est de mettre un pied devant „ l'autre."

Mon pauvre Jean-Louis, l'histoire de cet homme est celle d'un grand nombre de pécheurs. Ils sentent qu'il faudrait pourtant se corriger une fois, et faire sa paix avec Dieu avant que de mourir; ils le désirent, mais voilà tout. Si la bouche dit quelquefois: "je veux me corriger," le cœur dit seulement: "je voudrois." C'est-à-dire: "s'il ne m'en

„ coûtait aucune peine, s'il ne fallait point d'ef-
„ forts, s'il n'y avait qu'à dire pour que cela se
„ fît : je voudrais n'être plus jureur, plus ivrogne,
„ plus avare, plus débauché, plus médisant." Mais comme cela ne se fait pas tout seul, et comme on ne veut se donner aucune peine pour en venir à bout : on en reste là. Puis quand viennent les reproches de la conscience ; quand les Pasteurs exhortent à se corriger, quand ils se plaignent de ce qu'ils y exhortent depuis si long-temps sans avoir rien avancé, quand ils conjurent pour l'amour de Christ de se réconcilier enfin avec Dieu ; alors on répond aux Pasteurs et à sa conscience : " j'ai
„ voulu plusieurs fois me corriger, et je ne sais
„ pas pourquoi je ne me suis jamais corrigé."
Mais Dieu qui sonde nos cœurs, et qui ne peut être moqué, répond par la bouche de ses Ministres : " Vous avez, il est vrai, souhaité quel-
„ quefois de rentrer dans le bon chemin ; mais
„ pouvez-vous dire : j'ai fait tous mes efforts pour
„ y rentrer, j'y ai marché tant que j'ai pu, et je
„ ne suis tombé que lorsque je n'ai plus eu de
„ forces ? Avez-vous imité l'enfant prodigue qui,
„ après avoir dit : *je me lèverai et je m'en irai*
„ *vers mon père, se leva et vint vers son père ?*
„ (St. Luc XV. 18-20). Ou plutôt n'avez-vous
„ pas fait comme ce jeune homme dont parle
„ notre Seigneur, à qui son père dit : *Mon fils*
„ *va-t'en et travaille aujourd'hui à ma vigne,*

„ et qui répondit : *j'y vais ; mais il n'y alla* „ *point*? (St. Matth. XXI, 28-30).

LE PAROISSIEN.

A présent, Monsieur le Pasteur, je vous avoue que lorsque j'y réfléchis, je crois bien que je n'ai jamais dit : " je vais me corriger, " comme quelqu'un qui y est tout résolu. J'ai fait comme mon petit Pierre, qui répond : " je vais, " quand je l'appelle ; et qui s'imagine, en disant cela, m'obéir et me contenter, mais qui n'en reste pas moins à sa place. Alors je vais le prendre par le bras, et lui donner une correction ; puis quand il sent le mal, il cherche à se justifier en disant : " mais „ père, je vous ai répondu que j'allais." — " Oui „ mais tu es resté, " lui dis-je tout en colère : " tu „ n'as donc pas voulu venir, car ce ne sont pas „ les jambes qui te manquent. " Je comprends bien que tout âgé que je suis, je fais souvent comme mon enfant lorsque la voix de Dieu m'appelle : et que si mon Père céleste n'était pas plus miséricordieux avec moi que je ne le suis avec mon fils, il me châtierait bien sévèrement, au lieu de recevoir mes mauvaises excuses.

Cependant, Monsieur le Pasteur, croyez-vous qu'un homme qui aurait pris une forte résolution de se corriger, ne retomberait jamais en faute ?

LE PASTEUR.

L'expérience prouve le contraire. Le pouvoir

de l'habitude est si grand, que malgré les meilleures résolutions nous tombons encore quelquefois. Cela arrive surtout lorsque nous ne sommes pas assez sur nos gardes, ou bien lorsque nous sommes exposés à quelque tentation violente ou inattendue. Mais celui qui veut fermement se corriger: quand il retombe dans le mal, il se relève avec un nouveau courage; il en prend occasion de se défier d'autant plus de lui-même; il redouble d'attention, et il demande avec plus d'ardeur le secours de l'esprit de Dieu, dont la force supplée à notre faiblesse. Quand l'on s'y prend ainsi, les chutes deviennent de jour en jour plus rares, et l'on finit tôt ou tard par se corriger entièrement.

LE PAROISSIEN.

N'y en a-t-il pourtant point qui prennent de bonnes résolutions, et qui ne se corrigent pas?

LE PASTEUR.

Je crois qu'il y en a, et même plus d'un. Mais voici d'où cela vient. C'est qu'ils ne joignent pas à leurs résolutions les précautions nécessaires.

LE PAROISSIEN.

Je ne comprends pas bien, Monsieur le Pasteur.

LE PASTEUR.

Je vais vous expliquer ma pensée. Quand vous voulez faire une bonne récolte en grains, pensez-vous

vous que, pour réussir, il suffise d'être décidé à ensemencer votre champ, et de vous mettre de suite à l'ouvrage ?

LE PAROISSIEN.

Je pense qu'il faut outre cela, choisir de bon grain, le semer dans un terrain bien préparé, et dans une saison convenable. Je pense qu'il faut encore fermer mon champ pour que les bêtes ne l'endommagent pas, faire des raies pour que les eaux puissent s'écouler, enfin ne rien négliger de ce qui peut faire réussir mon blé.

LE PASTEUR.

Vous voyez donc que lorsqu'on fait une entreprise, il faut, si l'on veut qu'elle réussisse, employer tous les moyens qui peuvent en assurer le succès. Vous voyez encore qu'il faut se tenir en garde contre tout ce qui pourrait la faire manquer. C'est là ce que j'appelle, prendre des précautions.

LE PAROISSIEN.

Je comprends à présent ce que Monsieur le Pasteur voulait dire.

LE PASTEUR.

Vous comprendrez donc maintenant, que la résolution la plus ferme de se corriger peut n'avoir aucun effet, si l'on ne prend pas les précautions nécessaires. On est jureur, et l'on dit : " je ne » veux plus jurer ; " mais on se met dans un état

d'ivresse, où l'homme n'est plus le maître de ses paroles : on fréquente des jureurs, dont le mauvais exemple entraîne si facilement : on ne prie pas Dieu, pour lui demander son puissant secours : on n'entretient pas dans son âme des idées propres à détourner des juremens, comme serait l'idée de la redoutable présence de Dieu, ou bien celle des terribles menaces qu'il fait à ceux qui prendront son nom en vain. Faut-il s'étonner après cela qu'on reste jureur, malgré toutes les bonnes résolutions qu'on a prises ?

LE PAROISSIEN.

Certes, c'est bien vrai. Celui qui est faible, et qui veut ne pas tomber en marchant dans une route où il y a de mauvais pas, doit s'appuyer sur son bâton, et regarder où il met son pied. Le bon sens le dit, et il faut bien que l'homme ait juré de ne jamais consulter le bon sens, lorsqu'il s'agit de son salut, pour ne pas prendre ces précautions si simples.

Aussi je vous assure, mon cher Pasteur, que je profiterai de vos avis, et que, lorsque je voudrai me corriger de mes mauvaises habitudes, je ferai ce qu'il faudra pour m'aider à tenir ferme dans mes bons desseins.

LE PASTEUR.

Et quand comptez-vous prendre la bonne résolution de vous corriger ?

LE PAROISSIEN.

Je ne sais pas trop. Dès à présent, je voudrais être corrigé, mais je sens bien que je ne dis pas encore, "je veux me corriger", de manière à croire que j'aie une volonté assez forte pour me corriger en effet. J'aimerais beaucoup savoir comment je pourrais en venir à prendre une bonne et ferme résolution de mieux faire.

LE PASTEUR.

Vous n'avez qu'à profiter des temps où nous sommes, des saintes communions qui approchent, et qui sont si propres à toucher notre cœur et à le changer.

LE PAROISSIEN.

Mais, mon Dieu! j'ai déjà communié tant de fois sans que mon cœur ait été changé.

LE PASTEUR.

Je vous réponds avec douleur: c'est que vous avez mal communié.

LE PAROISSIEN.

Que faut-il donc faire pour bien communier?

LE PASTEUR.

Je voudrais vous répondre, mais nous arrivons au village. Si vous voulez, demain, après votre travail, venir passer la soirée au coin de mon

feu, je me ferai un plaisir de répondre à toutes vos questions. Peut-être que Dieu nous accordera, à tous deux, la grâce de faire une bonne communion ; en sorte que ce sera véritablement pour nous, le temps favorable, le jour du salut.

LE PAROISSIEN.

Monsieur est trop bon de vouloir se déranger. Moi qui ne suis qu'un paysan, je n'oserais pas aller incommoder ainsi Monsieur le Pasteur.

LE PASTEUR.

Mon ami ! vous allez me fâcher. Ne suis-je pas votre Pasteur qui dois vous conduire, avec le secours du Sauveur, à la vie éternelle ? Mon temps ne vous appartient-il pas ? Ne suis-je pas, comme le disait St. Paul, *votre serviteur pour l'amour de Christ ?* Ne suis-je pas d'ailleurs votre meilleur ami ? Pourquoi donc craindriez-vous de venir près de moi ?

LE PAROISSIEN (lui serrant la main).

Hé bien ! mon cher Pasteur, à demain soir, s'il plaît à Dieu. Qu'il vous donne une bonne nuit !

LE PASTEUR.

Et à vous aussi. Que sa bénédiction vous accompagne !

Après ces salutations, le Pasteur rentra dans sa maison, où il fut reçu avec une vive joie par sa

famille, qui avait été fort inquiète de le sentir en chemin, à l'entrée d'une nuit aussi froide. Il dit, qu'il avait fait le voyage avec un de ses paroissiens, et que la conversation avait été assez intéressante, pour qu'il ne se fût aperçu ni du froid, ni de la longueur de la route. Après avoir employé la soirée à donner quelques leçons à ses enfans, après avoir pris gaîment avec sa famille le repas du soir, le Pasteur termina la journée, suivant l'usage, par une dévotion domestique. L'aînée de ses filles alla prendre la Sainte-Bible sur la tablette où elle était placée, et la posa avec respect devant son père, qui lut un chapitre des Saintes-Ecritures, sur lequel il fit quelques réflexions simples, courtes, et qui allaient au cœur. Puis toute la famille se mit à genoux, et le Ministre, d'un ton de voix pénétré, rendit grâces à Dieu des bienfaits qu'il répandait sur sa maison. Il fit confession, au nom de tous, des péchés qu'ils avaient commis. Il en demanda pardon à Dieu par Jésus-Christ, priant ce divin Sauveur de plaider pour lui et pour les siens, d'obtenir encore pour eux la bénédiction d'en-haut, et de leur faire la grâce de se trouver un jour réunis dans son Ciel. Enfin il pria pour tous les hommes, et principalement pour ses chers Paroissiens. Il demanda ardemment à Dieu, de bénir l'œuvre qu'il faisait au milieu d'eux, et au Sauveur, de prendre soin de cette portion de son Eglise. Il finit en bénis-

sant, de cœur et de bouche, sa famille et son troupeau, par ces paroles de l'Apôtre : *que la grâce et la paix nous soient données de la part de Dieu notre Père, et de Jésus-Christ notre Sauveur.*

Pendant la prière, le cadet des enfans, le petit Jacques, était allé se mettre à genoux auprès du fourneau, contre lequel il chauffait ses petites mains. Son père, qui s'en était aperçu, lui dit : " Hé bien, Jacques, as-tu prié le bon Dieu de „ tout ton cœur ? " — " Oui, mon père. " — " Pourquoi donc n'as-tu pas joint les mains comme „ nous ? — " C'est que j'avais un peu froid. " — " Mon bon ami ! n'avais-tu pas froid aussi ce „ matin, quand je t'ai vu faire des pommes de „ neige ? " — " Oui, mais je m'amusais tant que „ je ne m'en apercevais presque pas. " — Hé „ bien, si tu avais prié Dieu avec beaucoup d'at- „ tention, tu ne te serais pas aperçu que tu avais „ un peu froid aux doigts. D'ailleurs, se donner „ toutes ses aises en priant : c'est manquer de „ respect au Dieu à qui l'on parle. C'est comme „ si, en te présentant devant quelqu'un que tu „ dois respecter, tu laissais, sans te gêner, tes „ mains dans tes poches, pour avoir plus chaud : „ au lieu de t'en servir pour ôter ton chapeau „ avec respect. Enfin, quand tu aurais un peu „ supporté le froid, comme une légère punition „ que tu te serais imposée pour les fautes que

„ tu as commises; le bon Dieu t'en aurait su
„ gré." — "Mais, mon père, est-ce que les pu-
„ nitions qu'on s'inflige à soi-même peuvent ré-
„ parer les péchés que l'on a commis?" — "Non,
„ mon petit ami, il n'y a que la mort de notre
„ Sauveur qui ait pu réparer nos péchés, et ap-
„ paiser Dieu envers nous. Mais les punitions
„ qu'on s'inflige à soi-même, lorsqu'on a péché,
„ sont une marque de repentance qui ne peut
„ manquer de plaire à Dieu. De plus, elles sont
„ un moyen de se mortifier et de se rendre maître
„ de ses passions. Si tu prenais le parti de te re-
„ trancher quelque plaisir, toutes les fois que tu
„ n'aurais pas été sage; je suis sûr que bientôt
„ tu avancerais rapidement en vertu et en bonne
„ conduite." — "Oui," dit Jacques, "d'ailleurs,
„ quand je n'ai pas été sage, je ne m'amuse pas
„ de bon cœur; il me semble, qu'il y a quelque
„ chose qui me dit que je n'ai pas mérité de m'a-
„ muser; je pense aussi que tu n'ès pas content
„ de moi, et cela me rend triste sans que je le
„ veuille." — "Mon ami! c'est que le cœur ne
„ ne peut être gai, que lorsqu'on a le sentiment
„ qu'on a fait son devoir. Tu t'en convaincras
„ tous les jours davantage. Lorsqu'on veut rire
„ et s'égayer, sans avoir une bonne conscience,
„ alors on éprouve la vérité de cette sentence
„ du roi Salomon: *Même en riant le cœur sera*
„ *triste, et la joie finit par l'ennui.* (Prov. XIV.

„ 13.) La véritable joie n'est que pour ceux qui „ sont droits de cœur. Dieu nous la donne à „ tous ! ”

Ici, après s'être souhaité le bon soir, on se sépara, et chacun alla goûter les douceurs du repos. Avant que de s'endormir, le Pasteur pria encore Dieu pour ses Paroissiens, qui étaient ses enfans en Jésus-Christ ; il pria particulièrement pour celui auquel la Providence l'avait appelé à donner ce jour-là de bonnes instructions. Il espérait beaucoup de l'entretien du lendemain, et il se réjouissait d'avance de tirer cet homme de l'indifférence religieuse, dans laquelle il vivait aussi bien que tant d'autres. Il s'affligeait, en même temps, de ce qu'il y avait dans le monde tant d'idées fausses sur la religion, tant d'insouciance pour les choses qui tiennent au salut éternel des âmes. En considérant tout ce qu'il y avait à faire pour éclairer les esprits et réchauffer les cœurs, il s'écriait : *Qui est suffisant pour ces choses?* Il ne se consolait qu'en se disant à lui-même : “ Dieu, qui a converti le monde payen, „ pourra assez, s'il le veut, régénérer le monde „ chrétien ; et le Sauveur pourra triompher de „ l'indifférence des siens, tout comme il a triom„ phé de la rage de ses ennemis. „

SECONDE CONVERSATION.

AVANT que de rapporter ce qui se passa entre Jean-Louis et son Pasteur, dans ce second entretien, il est bon de faire connaître quels avaient été, jusqu'alors, la vie et les sentimens religieux de cet homme, dont la grâce de Dieu fit un si bon Chrétien.

Depuis qu'il avait été admis à la communion, il avait fait comme bien d'autres, qui ne pensent presque plus aux instructions qu'ils ont reçues de leurs Pasteurs, et qui peu à peu en viennent à se faire les idées les plus fausses des devoirs de leur religion. Jean-Louis ne lisait point la parole de Dieu, qui aurait pu l'éclairer. Il fréquentait assez régulièrement, il est vrai, les saintes assemblées, mais il écoutait ce qu'on y disait sans en rien prendre pour lui. Souvent encore il était distrait, et pensait à ses affaires plutôt qu'au discours du Pasteur. Quelquefois même il lui arrivait de dormir au sermon: ne pensant pas qu'il aurait puni sévèrement un de ses enfans qui se serait endormi pendant qu'il lui adressait une exhortation, et que cependant le respect que lui devait un de ses enfans n'était rien, en comparaison du respect que lui-même devait à ce grand Dieu qui

lui parlait par la bouche de ses Ministres. Si quelquefois il arrivait que sa conscience se réveillât et lui fît certains reproches, bientôt il se tranquillisait en disant : « Je suis pourtant un honnête „ homme : — je ne fais tort à personne : — il y „ en a tant qui font comme moi ! — on n'est pas „ des Saints ! — on est si faible ! " Il pensait se justifier pleinement par ces misérables excuses ; et il parvenait à se perdre presque sans inquiétude.

Il est vrai que selon le monde, c'est-à-dire, selon les idées relâchées du monde, Jean-Louis était un honnête homme. Il ne faisait pas tort ouvertement à son prochain ; il avait de l'ordre dans ses affaires ; il se gardait des vices qui auraient pu le déshonorer dans le public, ou attirer sur lui les châtimens des lois humaines. Mais, il était jureur ; il mettait toute son ambition à devenir riche ; il cherchait à gagner par toute sorte de voies détournées ; il se permettait toutes ces injustices cachées, toutes ces finesses, par lesquelles on dupe les autres sans qu'ils s'en aperçoivent : et s'il était incapable de prendre un denier dans la maison d'autrui, il aurait escroqué sans scrupule un ou plusieurs francs, en présentant comme bonnes et faisant payer comme telles des choses qui ne l'étaient pas. Il était aussi fort empressé à ramasser ses récoltes le dimanche, lors même qu'il n'y avait nulle nécessité de violer ainsi la Loi de Dieu. Il choisissait de préférence

ce jour-là, pour courir de côté et d'autre, pour conclure des marchés, ou pour terminer des affaires avec ceux qui étaient en compte avec lui. Comme il avait beaucoup de denrées à débiter: dans les temps de disette, il les gardait jusqu'à la dernière saison, espérant qu'elles renchériraient toujours. Et quand les pauvres venaient, avant ce moment-là, le supplier de leur en vendre, il répondait: qu'il n'en avait pas trop pour son usage. Inutilement son Pasteur avait rapporté, dans un sermon, ces passages de la parole de Dieu : *Le peuple maudira celui qui retient le froment, mais la bénédiction sera sur la tête de celui qui le débite.* (Prov. XI. 26.) *Celui qui bouche son oreille pour ne point ouïr le cri du chétif, criera aussi lui-même, et on ne lui répondra point.* (Prov. XXII. 13.) *Ne regardez point seulement à votre intérêt particulier, mais que chacun ait aussi égard à ce qui concerne les autres.* (Philippiens II. 4.) Jean-Louis se disait à lui-même : " Je suis
„ pourtant le maître de mon bien : personne n'a
„ le droit de m'enpêcher d'en faire ce qu'il me
„ plaît. " Il aurait dû ajouter, " excepté Dieu qui
„ me l'a donné, qui en est le véritable maître, et
„ qui me commande de *faire part de mes biens*
„ *aux autres.* (Hébreux XIII. 16.), et de ne pas
„ m'enrichir en affamant mon prochain." Mais il pensait beaucoup au profit, et fort peu au bon Dieu ; il aimait beaucoup amasser des trésors sur

la terre, et il se souciait très-peu d'en amasser dans le Ciel.

Cela n'empêchait pas que, dans l'occasion, Jean-Louis ne citât des passages de la Bible, qu'il avait retenus dans sa mémoire, depuis le temps où il allait à l'école. Il se faisait même gloire de bien savoir sa religion. Il se faisait un grand mérite d'avoir été, dans le temps, un des plus savans de l'école, et d'avoir récité le vœu du baptême lorsqu'il fut admis à la communion. Il ne pensait guère que, d'après la vie qu'il menait, il avait prononcé sa condamnation en prononçant ce vœu: car s'il était un honnête homme selon le monde, il était un fort mauvais Chrétien, et il tenait fort mal les promesses qu'il avait faites en entrant dans le sein de l'Eglise.

Néanmoins, comme il était né avec un heureux caractère, comme son père céleste n'avait pas permis que les bons sentimens qu'il avait gravés dans son âme fussent entièrement étouffés par l'amour des richesses; la conversation du jour précédent les avait ranimés. Il sentait, dans son âme, un certain désir de vivre plus religieusement. S'il n'avait pas le courage d'en prendre la ferme résolution, il aurait du moins voulu que quelqu'un la lui inspirât, et le contraignît en quelque sorte à la prendre. Une chose l'engageait surtout à faire des réflexions sérieuses..... Quelques cheveux gris qui déjà se montraient sur sa tête,

des jambes moins bonnes que dans sa jeunesse, l'avertissaient qu'il redescendait l'échelle, que la vieillesse arrivait, et que bientôt il faudrait aller là où son père et son grand-père étaient allés: derrière la vieille tour de l'Eglise... Cette pensée le chagrinait quelquefois. Une voix secrète lui disait qu'il faudrait pourtant se préparer à rendre compte, et il écoutait une parole sur la préparation à la mort, mieux qu'il ne l'aurait écoutée dans la vigueur de l'âge.

Il était dans ces dispositions lorsqu'il se rendit chez le Ministre. Celui-ci le reçut très-amicalement, voulut qu'il prît part à son goûter, et le disposa, par cet accueil, à lui ouvrir son cœur avec confiance, et à recevoir ses conseils comme ceux d'un ami. Lorsqu'ils furent seuls au coin de la cheminée, le Ministre entama ainsi la conversation.

« Hé bien, Jean-Louis! avez-vous pensé à notre » conversation d'hier? »

LE PAROISSIEN.

Oui sûrement, Monsieur le Pasteur; cela m'a trotté dans la tête tout le jour. Car, voyez-vous: je ne suis pas un méchant homme, et j'estime la religion. Je sais bien que je ne fais peut-être pas tout-à-fait ce que je devrais; mais on vit comme on peut, ne sachant pas faire mieux.

LE PASTEUR.

Il faudrait dire: « ne voulant pas faire mieux. »

Car, comme je vous le faisais observer hier, on peut tout ce qu'on veut fermement.

LE PAROISSIEN.

Oui, mais aussi, comme je le disais à Monsieur le Pasteur : quel est le moyen d'acquérir cette volonté ferme qui fait qu'on vient à bout de se corriger malgré tous les obstacles ?

LE PASTEUR.

C'est de faire tout ce qu'il faut pour bien communier. Et comme vous me demandiez hier, ce qu'on doit faire pour bien communier ? je vous dirai : qu'on doit s'y préparer convenablement.

LE PAROISSIEN.

Mais, est-ce qu'on ne s'y prépare pas ?

LE PASTEUR.

Pour vous répondre : je me contenterai de vous demander, si vous vous êtes préparé à la Communion de Pâques, que nous allons célébrer dans peu de jours ?

LE PAROISSIEN.

Oui, Monsieur le Pasteur.

LE PASTEUR.

Et comment vous y êtes-vous préparé ?

LE PAROISSIEN.

En allant au Sermon de préparation qui a eu lieu la semaine dernière.

LE PASTEUR.

Est-ce là tout ce que vous avez fait pour vous préparer?

LE PAROISSIEN.

Qu'aurais-je pu faire davantage? Il y en a tant d'autres qui ne vont pas seulement à ce sermon!

LE PASTEUR.

C'est-à-dire, qu'il n'y en a que trop, qui font encore plus mal que vous. Mais cela n'empêche pas que vous ne soyez fort mal prêt, si vous n'avez fait qu'aller au sermon de préparation. Vous le sentirez bientôt: et d'abord je vous demanderai, si vous vous souvenez du texte de ce sermon?

LE PAROISSIEN.

Oui certainement: je les retiens tous. Il était tiré de St. Luc, ch. III. v. 4. *Préparez le chemin au Seigneur.*

LE PASTEUR.

Je vous demanderai ensuite, si vous avez compris ce sermon?

LE PAROISSIEN.

Comment ne l'aurais-je pas compris? Monsieur le Pasteur prêche si simplement! il ne dit jamais de ces paroles qui sont trop profondes pour nous autres paysans.

LE PASTEUR.

Puisque vous avez compris ce Sermon, pourriez-vous me dire de quoi il traitait?

LE PAROISSIEN.

Monsieur le Pasteur a beaucoup dit qu'il fallait se préparer à la Communion du dimanche suivant.

LE PASTEUR.

Et comment a-t-on dit qu'il fallait s'y préparer?

LE PAROISSIEN.

En vérité, je ne saurais pas le redire.

LE PASTEUR.

Auriez-vous su le dire en sortant du Sermon?

LE PAROISSIEN.

Je crois bien que oui; car c'est un des jours où j'ai été le plus attentif.

LE PASTEUR.

Et pourquoi ne pourriez-vous pas le répéter à présent?

LE PAROISSIEN.

C'est que je n'y ai plus pensé depuis lors.

LE PASTEUR.

Ah! voilà le mal! quand on a entendu un Sermon, l'on n'y pense plus; aussi ne faut-il pas s'étonner de ce qu'on n'en profite point. Mais dites-moi, mon pauvre ami, ne faut-il pas être bien insensé

insensé pour en agir de cette manière? Si les Ministres ne disent pas des choses vraies et importantes, pourquoi va-t-on les entendre? Et s'ils disent des choses vraies et importantes, n'est-on pas bien peu raisonnable de n'y plus songer, et d'agir comme s'ils n'avaient rien dit? Je dis plus, n'est-ce pas là faire un grand outrage à Dieu, dont on a entendu la parole? Que penseriez-vous, en effet, d'un de vos enfans qui, chaque matin, viendrait vous demander vos conseils sur ce qu'il doit faire pendant la journée; et qui, après cela, ne penserait plus à ce que vous lui auriez dit, et ne suivrait aucune de vos directions.

LE PAROISSIEN.

Je penserais qu'il se moque de moi, et qu'il tient mes conseils pour bien peu de chose, puisqu'il ne vient me les demander que pour la forme.

LE PASTEUR.

Et ne doit-on pas porter un jugement tout-à-fait semblable, sur ceux qui viennent écouter la parole de Dieu, et qui n'en tiennent aucun compte?

Mais pour revenir à notre Sermon de préparation; puisque vous l'avez oublié, je vais vous le remettre en mémoire. Ce n'est pas, que je veuille vous en présenter de nouveau les idées dans le même ordre et sous la même forme; je veux plutôt chercher à les faire sortir de votre tête et de votre cœur.

Et d'abord, puisqu'il s'agit de préparation à la Communion : sauriez-vous me dire ce qu'on fait quand on communie ?

LE PAROISSIEN.

On reçoit du pain et du vin, que l'on mange et que l'on boit.

LE PASTEUR.

Mais, si je vous donnais ici un morceau de pain et quelque peu de vin, diriez-vous que vous avez communié ?

LE PAROISSIEN.

Non, parce que la Communion se célébre à l'Eglise.

LE PASTEUR.

Croyez-vous, que ce soit seulement le lieu où se célébre la Communion, qui la distingue d'un autre repas ?

LE PAROISSIEN.

Je crois que c'est encore ceci : que le pain et le vin, qu'on y reçoit, représentent le corps et le sang de Jésus-Christ.

LE PASTEUR.

Sans doute. Le Ministre prononce ces paroles, tirées en partie de la première aux Corinth. X. 16. *Ce pain que nous bénissons et que nous rompons, est la communion du corps de Christ crucifié*

pour nos péchés. Cette coupe de bénédiction, laquelle nous bénissons, est la communion du sang de Christ répandu pour la rémission de nos péchés. Et dès ce moment, le pain et le vin qui sont sur la table de la communion, représentent le corps et le sang de Jésus-Christ, et nous rappellent la mort de ce bon Sauveur. Mais ne croyez-vous pas, qu'ils nous rappellent aussi une grâce excellente, qui est la suite de cette mort, et que Dieu offre à tous ceux qui communient convenablement ?

LE PAROISSIEN.

Oui : la grâce de leur pardonner leurs péchés, pour l'amour de Jésus-Christ.

LE PASTEUR.

Certainement, mon ami. Et même, ce pain que nous venons manger, et ce vin que nous venons boire, sont comme le gage et l'assurance de notre pardon et du bonheur qui en est la suite, savoir, d'une vie éternellement heureuse. *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang*, dit Jésus-Christ, *a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*. (Ev. selon St. Jean VI. 54). !

Comprenez-vous maintenant, ce qui distingue la Ste. Cène d'un repas ordinaire ?

LE PAROISSIEN.

Parfaitement.

LE PASTEUR.

Vous comprendrez donc, sans peine, ce qu'il faut faire, pour se préparer à communier dignement; car je vous demanderai, si vous trouvez qu'il convienne de participer à la Sainte-Cène comme on participerait à un repas ordinaire, et de n'apporter, à cette action solennelle, aucune disposition différente de celles que l'on a, quand on mange et quand on boit dans sa maison?

LE PAROISSIEN.

Je trouve que cela ne convient nullement. On a le bon sens, pour prendre garde à ce que l'on fait.

LE PASTEUR.

Et quand on prend garde à ce que l'on fait à la table du Seigneur, de quoi occupe-t-on alors son esprit?

LE PAROISSIEN.

De la mort que Jésus-Christ a endurée pour les péchés des hommes.

LE PASTEUR.

Et quel sentiment, doit exciter dans nos cœurs, la pensée d'un si grand bienfait?

LE PAROISSIEN.

Un sentiment d'amour pour le Sauveur, de qui nous tenons ce bienfait.

LE PASTEUR.

Ah! sans doute! et de l'amour le plus vif qu'on puisse imaginer. O mon ami! il faudrait n'avoir point de cœur, pour ne pas être ému jusqu'au fond des entrailles, en pensant à tout ce que notre Sauveur a fait pour nous. Ecoutez, et jugez.

C'est une vérité fondée sur la raison et sur l'Ecriture-Sainte; qu'ayant tous violé volontairement les lois de Dieu, tous commis rebellion contre notre Créateur, nous étions tous assujettis aux peines prononcées contre les pécheurs; n'ayant par nous-même aucun moyen de les éviter, et nous trouvant réduits à un état tel, que l'Ecriture se sert pour l'exprimer, des termes les plus propres à peindre une profonde misère, un malheur effroyable. Elle dit que *nous étions de notre nature des enfans de colère*; que *nous étions dignes d'être haïs, éloignés de Dieu, perdus, assujettis à la condamnation.* Elle nous représente, comme des gens pressés pour une dette qu'ils ne pouvaient payer, et à laquelle il fallait pourtant satisfaire. Elle nous représente, comme des brebis errantes, fort malades, et qui s'en allaient périr. Elle nous compare à un enfant débauché et prodigue, qui, ayant abandonné la maison de son père, s'étant souillé de toute sorte de crimes, languit dans la misère et la honte, et n'a d'autre ressource que la miséricorde du père qu'il a offensé.

Or, la miséricorde de notre Père céleste a trouvé un moyen de s'accorder avec sa justice et sa sainteté, qui demandaient une éclattante satisfaction pour les péchés des hommes. Ce moyen: c'est que le Fils unique de Dieu descendît sur cette terre, et s'offrît lui-même en sacrifice pour l'iniquité de nous tous. Il est venu : ce bien-aimé de l'Eternel. Il a voulu prendre notre place devant le redoutable tribunal de la justice divine. Il a souffert la mort pour nous. Victime parfaitement pure et infiniment précieuse, il a eu, devant Dieu, un mérite capable de faire effacer la sentence écrite, dans les Cieux, contre nous. *Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. Il s'est offert lui-même à Dieu, pour nous, comme une oblation et une victime d'agréable odeur. Il a effacé l'obligation qui était contre nous : l'ayant clouée à la croix;* dit l'Ecriture. Il a abattu le mur de séparation que le péché avait élevé entre Dieu et nous, et il a fait notre paix avec Dieu notre Père.

Qui est-il, celui qui s'est donné avec tant de charité pour nous? Ce n'est pas moins que celui qui peut dire : *Moi et le Père sommes un.* C'est celui dont le *nom est : l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix.* C'est celui, qui a reçu *pour son héritage les nations, et pour sa possession les bouts de la terre.* C'est celui qui, par son

union intime avec le Père, était *riche*, dit l'Ecriture. *Riche* de cette gloire qu'il possédait par devers Dieu, avant que le monde fût fait. *Riche* de l'adoration de ces milliers d'Intelligences célestes qui avaient reçu, quant au Fils, ce commandement : *Que tous les Anges de Dieu l'adorent. Riche* de toutes les perfections : car *en lui réside toute la plénitude de la divinité. Riche* de bonheur enfin, de ce bonheur parfait, dont peut seul jouir celui qui participe à la nature divine; et dont celui-là seul qui en jouit peut se faire une idée.

Maintenant, considérez tout ce que Jésus a dû souffrir pour nous sauver. *Etant riche*, dit l'Ecriture, *il s'est fait pauvre pour nous; afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches.* Il naquit, en effet, dans un tel état de pauvreté et d'abaissement que, tandis qu'il n'est pas parmis nous une mère si pauvre soit-elle, qui ne trouve un coin de maison pour l'enfant qui vient de lui naître; la mère de Jésus fut obligée de mettre au monde son fils premier-né dans une étable, et de le déposer dans une crèche; parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Pendant le cours de sa vie, notre Sauveur, allant de lieu en lieu pour faire du bien, fut souvent exposé à la faim, à la soif, et privé d'un abri où il pût se retirer ; tellement qu'il disait lui-même : *Les renards ont des tanières, et les oiseaux*

des Cieux ont des nids pour se nicher; mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où il puisse reposer sa tête.

Vous savez que, pendant l'espace de quatre années, il supporta toute sorte de fatigues, de privations, et même de persécutions. Il les supporta pour courir au travers des montagnes, après les brebis égarées; pour instruire les pauvres pécheurs, et les ramener dans la route du bonheur qu'ils avaient perdue; pour poser les fondemens de son Eglise; et pour faire son œuvre de miséricorde parmi les hommes. Vous savez comment ensuite, il souffrit une mort, que tout contribua à rendre si cruelle, qu'on peut bien dire avec le prophète: *Il a été enlevé par la force de l'angoisse, et de la condamnation.* Vous vous rappelez ce souper de la Pâques, qu'il fit avec ses Disciples, le soir avant sa mort. Vous vous souvenez qu'après leur avoir dit: *J'ai fort désiré de manger cet Agneau de Pâques avec vous, avant que je souffre;* il prit le pain: et après avoir rendu grâces, il le rompit, et le leur donna, disant: *Ceci est mon corps qui est rompu pour vous, faites ceci en mémoire de moi.* De même, il leur donna la coupe après le souper, et leur dit: *Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs en rémission des péchés.* Ainsi: ce fut notre divin Sauveur qui, la veille de sa mort, célébra la

première communion avec ses Disciples. Ce fut lui qui établit cette cérémonie, pour rappeler, jusqu'à la fin du monde, le souvenir de ses vertus célestes, de son amour infini pour les hommes, et des grandes souffrances auxquelles il allait s'exposer pour les garantir d'une éternelle perdition.

Dès cet instant, sa vie ne fut plus qu'une suite de douleurs et de souffrances cruelles. Bientôt on l'entend dire : *Mon âme est saisie de tristesse de toutes parts jusques à la mort.* On le voit se retirer avec les douze, dans un lieu solitaire, nommé le mont des Oliviers. Arrivé dans cet endroit, il s'écarte un peu de ses Disciples; et là : seul, dans l'obscurité, et dans le silence de la nuit : *s'étant prosterné le visage contre terre, il priait en disant : Père! si tu voulais transporter cette coupe loin de moi! néanmoins que ta volonté soit faite et non point la mienne. Et un Ange lui apparut du Ciel le fortifiant; et lui étant en agonie, priait plus instamment, et sa sueur devint comme des grumeaux de sang découlant en terre.* Cette effrayante agonie se termina par l'arrivée de Judas, l'un de ceux que Jésus avait choisis et qu'il avait aimés; lequel, cédant à son infâme avarice, vient livrer son maître à ceux qui le cherchent pour le faire mourir. Alors Jésus est traîné de Tribunaux en Tribunaux; insulté, raillé, moqué; on lui crache au visage, on le frappe à la tête, on le fait battre de verges. Enfin

on pose sur son front une couronne d'épines qui le déchire ; enfin on le charge de l'instrument de son supplice, et on le conduit au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire : le lieu du crâne. Là, ses mains et ses pieds sont percés de clous, et on le suspend à une croix. Là, il perd lentement son sang et ses forces dans des tourmens inexprimables. Là, Jésus n'a pas seulement la consolation ordinaire des malheureux, qui est de voir qu'on s'intéresse à leur sort, qu'on leur donne quelques larmes, et qu'on cherche à adoucir l'horreur de leurs derniers momens. *Ceux qui l'aiment, et même ses intimes amis se tiennent loin de sa plaie, et il n'est personne qui le console.* Les gouverneurs, les soldats, et ceux qui passent par-là, l'injurient et se moquent de lui. Il n'est pas, jusqu'à l'un des malfaiteurs crucifiés à ses côtés, qui ne l'outrage. Jésus dit : *J'ai soif:* et on l'abreuve *de fiel et de vinaigre.* Alors, *il est défait de visage, plus que pas un des enfans des hommes.* Alors, *il est le méprisé et le rejeté du peuple : homme de douleurs et sachant ce que c'est que langueur.* Alors, *l'Eternel fait venir sur lui l'iniquité de nous tous ; il est navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités, et l'amende qui nous apporte la paix est sur lui.* Alors, Jésus est devant Dieu le représentant des pécheurs, et il souffre pour les pécheurs. Alors, *celui qui n'avait point connu le péché est fait péché pour nous ;* et pliant sous

le poids de la Justice divine, il s'écrie : *Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?* Bientôt il penche sa tête, et ayant dit : *Tout est accompli. Il est retranché de la terre des vivans.*

Voilà le récit simple et vrai de ce que Jésus-Christ a fait pour nous, et voilà ce que doivent nous rappeler, avec bien de la force, le pain et le vain de la Sainte-Cène, qu'il nous invite à recevoir en mémoire de lui.

Maintenant, que penserez-vous de ceux qui s'approchent, de la table de la communion, avec un cœur glacé, ou du moins fort peu ému de toutes ces choses?

LE PAROISSIEN.

Je pense qu'ils sont bien indignes, et que moi qui vous parle, j'ai souvent été cet indigne. Mon Dieu! que notre Sauveur a été bon pour nous! mon Dieu! que pourrions-nous faire pour lui en témoigner toute notre reconnaissance!

LE PASTEUR.

Je suis touché, mais non pas surpris, de vous entendre faire cette question. Quand le cœur est pénétré de reconnaissance pour les bienfaits du Sauveur, on est tout naturellement porté à s'écrier : *Que lui rendrai-je? tous ses bienfaits sont sur moi!* Mais puisque votre cœur vous a porté à faire cette question, le Sauveur lui-même vous répond : *Si vous m'aimez, gardez mes comman-*

demens. (Evangile selon St. Jean XIV. 15). Il ne demande de vous, ni le sacrifice de votre vie, ni celui de vos biens, ni celui des plaisirs innocens que vous pouvez goûter sur cette terre. Il ne vous demande que des choses qui feront votre bonheur ici-bas, et qui l'assureront pour l'éternité. Il vous demande, de n'être plus froid ni indifférent pour tout ce qui tient à la religion; de lire sa parole, pour y apprendre ce qui est véritablement bon et utile; de prier soir et matin, et pendant la journée quand vous en sentirez la nécessité, pour demander à Dieu qu'il daigne subvenir aux besoins de votre corps, et à ceux de votre âme; d'aller régulièrement aux saintes assemblées; de faire régner dans votre famille la religion et la piété : si propres à attirer sur elle la bénédiction de Dieu, et à vous conserver toujours en paix, toujours contens les uns des autres. Il vous demande de prendre sa Loi pour l'unique règle de vos sentimens, de vos paroles, et de votre conduite; de ne plus vivre au gré de vos passions, et comme votre cœur vous mène; de ne plus vous diriger d'après les maximes et les exemples de ceux qui vous entourent, mais d'après les maximes de l'Evangile, et l'exemple de votre Sauveur. Il vous dit, en un mot : *Ayez en horreur le mal, vous tenant fortement collés au bien.*

Et, de bonne foi : si vous croyez que Jésus-Christ a tant souffert à cause de vos péchés, si

cela vous porte à l'aimer de tout votre cœur: n'aurez-vous pas en horreur le péché, qui a fait descendre du Ciel le Sauveur pour mourir sur une croix; le péché, qui a été la cause de cette mort si effrayante qu'elle fit trembler la terre et obscurcir la lumière du soleil? Ne vous frapperez-vous pas la poitrine, en signe de douleur, comme fit le peuple témoin des choses terribles qu'on vit sur le Calvaire, au moment où le Sauveur rendit l'esprit? Ne direz-vous pas: " L'amour
„ de Christ me presse; et je tiens pour certain
„ que, comme lui est mort pour moi, moi aussi
„ je dois mourir au péché pour l'amour de lui,
„ crucifier mes habitudes vicieuses, donner le
„ coup de mort à tout ce qu'il y a en moi qui
„ peut déplaire à mon Sauveur."

Le Paroissien.

Oui certainement; si l'on aime Jésus-Christ, on doit penser tout cela, on doit le dire, et on doit le faire.

Le Pasteur.

Vous jugez donc que celui, qui n'a pas horreur de ses péchés passés, et qui n'est pas fermement décidé à les abandonner, n'aime pas véritablement Jésus-Christ. Mais ne jugerez-vous pas qu'un homme qui n'aime pas le Sauveur, n'est point digne de s'approcher de sa table: puisqu'il apporte un cœur glacé à celui qui s'est sacrifié

pour le garantir du plus grand des malheurs ? Je dis plus : ne penserez-vous pas qu'un tel homme se rend coupable d'impiété, et qu'il outrage le Seigneur de gloire ? Que diriez-vous d'un de vos enfans qui, étant tout-à-fait rebelle à vos ordres, errerait de côté et d'autre comme un mauvais sujet, sans vouloir travailler ; et qui, poussé par la nécessité, mais résolu à continuer son train de vie, viendrait d'un air insolent vous demander des habits et de l'argent, que vous auriez eu bien de la peine à gagner ?

LE PAROISSIEN.

Je le chasserais de chez moi, comme un misérable qu'il serait.

LE PASTEUR.

Le Sauveur est plus miséricordieux que vous. Il ne chasse pas, ceux qui, avec des cœurs souillés de vices dont ils n'ont point un vrai repentir, viennent quelquefois, d'un air audacieux, s'approcher de ce pain et de ce vin qui représentent le Saint et le Juste, l'Agneau de Dieu qui est venu pour ôter les péchés du monde. Il ne chasse pas, ceux qui, aimant encore, dans le fond de l'âme, certaines habitudes contraires aux lois du Sauveur, et étant entièrement disposés à y persévérer, viennent avec audace lui demander la grâce la plus précieuse : une grâce, qu'il n'a obtenue, pour les hommes, qu'au prix de son propre sang.

Mais, malheur à ceux qui persévèrent dans cette audace et dans cette impiété! Ils ne resteront point impunis. La raison seule nous dit déjà! que si le péché est punissable par lui-même, il l'est bien plus encore, lorsqu'on y joint le mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la religion. La raison nous dit, que ceux qui sont assez endurcis, pour ne pas être touchés de ce que le Sauveur a fait pour eux, et ne pas être portés par-là à se repentir; sont des pécheurs pour lesquels il n'y a rien de bon à attendre. D'ailleurs, l'Ecriture-Sainte est positive à cet égard. St. Paul voulant nous engager à nous éprouver nous-mêmes, avant que de communier, pour savoir si nous avons les dispositions convenables, nous dit: *Que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain, et boive de cette coupe; car celui qui en mange et qui en boit indignement, mange et boit sa condamnation: ne discernant point le corps du Seigneur.* (I[er]. Corinth. XI. 28 et 29). C'est comme s'il nous disait, que la condamnation entre dans notre corps, avec le pain et le vin de la communion, lorsqu'on ne participe pas à ce sacrement d'une manière convenable. Le même Apôtre nous dit ailleurs: *Si quelqu'un avait méprisé la loi de Moïse, il mourait sans miséricorde, sur la déposition de deux ou de trois témoins. De combien pires tourmens pensez-vous donc que sera jugé digne, celui qui*

aura foulé aux pieds le Fils de Dieu : qui aura tenu pour une chose profâne le sang de l'alliance, par lequel il avait été sanctifié : et qui aura outragé l'esprit de grâce ? Car nous connaissons celui qui a dit : c'est à moi que la vengeance appartient, et je la rendrai, dit le Seigneur. (Hébreux X. 28-30). Il y a donc de quoi trembler, pour ceux qui ne communient pas avec les dispositions convenables, et qui, après avoir communié, se conduisent aussi mal qu'auparavant !

LE PAROISSIEN.

Mais, est-ce que le pauvre pécheur peut se promettre de ne plus retomber ? et sera-t-il damné s'il commet encore des fautes après avoir communié ? S'il doit être puni, à la rigueur, de tous ses péchés : à quoi sert le sacrifice du Sauveur ?

LE PASTEUR.

Mon ami, n'exagérons rien ! C'est en exagérant qu'on gâte tout. Je ne vous ai jamais dit, qu'un homme qui fait une bonne communion, doive être ensuite exempt de tout péché. Si cela était ; Jésus-Christ ne nous offrirait pas, à sa table, quatre fois l'année, le pardon de nos fautes. Mais je soutiens, qu'un homme qui communie avec les dispositions convenables, fera nécessairement, après chaque communion, des progrès dans la sanctification. Ce que le Sauveur exige de nous : ce sont des efforts soutenus pour devenir meilleurs.

leurs. Si malgré ces efforts, nous tombons encore quelquefois : alors son sacrifice expiera ces chutes, et Dieu les pardonnera en considération de Jésus-Christ, pourvu que nous nous relevions promptement par la repentance.

Mais croire, que Jésus-Christ expiera tous les péchés dans lesquels nous tomberons volontairement ; croire, qu'il n'y a qu'à dire : *péchons afin que la grâce abonde ;* c'est se tromper bien grossièrement. Si cela était ; le Sauveur n'aurait fait qu'encourager le péché par l'espoir du pardon, et l'on serait forcé à dire : que sa religion est une religion fort commode pour les pécheurs, et fort propre à enhardir à tous les crimes : ce qui serait un horrible blasphème.

D'ailleurs, n'est-il pas dit, que si *Christ est auteur du salut éternel*, c'est seulement *pour ceux qui lui obéissent* ? (Hébreux V. 9). Jésus-Christ ne nous assure-t-il pas que *tous ceux qui lui disent Seigneur ! Seigneur !* c'est-à-dire, qui le reconnaissent publiquement pour leur maître, *n'entreront point dans le royaume des Cieux ; mais celui-là seulement qui fait la volonté de son père qui est au Ciel ?* (St. Matth. VII. 21). Ecoutez encore comment St. Paul parle de ceux qui, ayant été appelés à la connaissance de l'Evangile (qui est *la vérité*), péchent *volontairement*, c'est-à-dire, sans faire tous leurs efforts pour résister à leurs mauvais penchans. *Si nous péchons*

volontairement, après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés; mais une attente terrible de jugement, et l'ardeur d'un feu qui doit dévorer les adversaires. (Hébreux X. 26, 27).

Voilà la parole de Dieu. Si quelqu'un est assez hardi pour contester avec elle et pour s'imaginer qu'on en peut rabattre quelque chose, je le plains. Quant à moi, qui sais que toutes les paroles de Jésus-Christ *sont oui et amen en lui;* quant à moi, qui crois que, comme jusqu'à présent aucune de ses paroles n'est tombée en terre sans être accomplie, toutes les autres s'accompliront de même; je vous avoue que, bien loin de rien voir dans le sacrifice de Jésus-Christ qui puisse me tranquilliser sur mes péchés, j'y vois une raison de trembler si je persiste à mal faire. Je vois, dans le sacrifice presque inconcevable du propre Fils de Dieu, toute l'horreur de l'Etre Suprême pour le péché; car il n'a pas moins fallu, pour satisfaire à sa justice, que la mort de *son Fils unique*, de son *bien-aimé*, de celui qui est la *splendeur de sa gloire, l'image empreinte de sa personne.* Je vois, dans les angoisses du Fils de Dieu, dans cette sueur de sang qui coule de tout son corps, dans ces paroles qui lui échappent, au moment où il sent tout le poids de la justice divine, dans ce cri de détresse : *Mon Dieu! Mon Dieu! Pourquoi m'as-tu abandonné?* Je vois dans tout cela

une preuve, une démonstration, de tout ce qu'ont d'horrible les peines réservées aux pécheurs qui, par leur opiniâtreté, se seront rendus indignes de retirer aucun fruit des souffrances du Sauveur, et qui devront porter eux-mêmes le poids énorme de la colère de Dieu. Alors, saisi d'une salutaire frayeur, je m'écrie : *Comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut?* Alors, je m'approche de la table sacrée, qui est le trône de la grâce, pour y obtenir miséricorde : mais je m'en approche avec foi, avec amour, avec respect ; et surtout, avec une véritable douleur de mes péchés passés, avec une intention sincère de les réparer autant que je le pourrai, avec une ferme résolution de combattre à l'avenir, de toutes mes forces, mes habitudes vicieuses.

LE PAROISSIEN.

Oui, je sens que ce sont là les dispositions avec lesquelles on doit s'approcher de la table sainte, si l'on ne veut pas y manger et y boire sa condamnation. Je suis plein de repentir d'avoir, tant de fois, communié indignement. Si je ne comptais pas sur la miséricorde de mon Dieu, je me croirais perdu sans ressource. Je désire, du fond de mon cœur, de réparer mes torts qui sont très-considérables, et de ne plus négliger un si grand salut. Dieu veuille m'aider et m'assister! et puisse le Sauveur avoir pitié de moi!

Mais, si j'osais, j'aurais encore deux choses à demander à Monsieur le Pasteur.

LE PASTEUR.

Demandez, mon ami! demandez tout ce que vous voudrez. Je serais si joyeux d'être, dans la main de Dieu, l'instrument de votre salut!

LE PAROISSIEN.

Monsieur le Pasteur vient de me dire: qu'il faut s'approcher, de la table du Seigneur, *avec foi*. Je voudrais bien que vous m'expliquassiez un peu cela.

LE PASTEUR.

Très-volontiers. La foi, dans le sens le plus général, signifie, une croyance ferme à toutes les vérités renfermées dans l'Evangile. Celui qui a cette foi regarde comme la parole de Dieu même, tout ce que Jésus-Christ a dit et tout ce qu'ont écrit les Apôtres, sachant qu'ils l'ont fait étant conduits par l'Esprit de Dieu.

Cette foi est nécessaire à celui qui communie: car *d'abord*, l'Ecriture-Sainte déclare, qu'*il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi*; (Hébreux XI. 6) que *celui qui croit au Fils a la vie éternelle, mais que celui qui ne croit point est déjà condamné.* (Evangile de St. Jean III. 36 et 18). *Ensuite*, le bon sens dit: que celui, qui fait à Jésus-Christ l'injure de ne pas le regarder

comme la vérité même, ne saurait avoir la moindre espérance d'être sauvé par lui. *Enfin*, celui qui participe à la communion, sans avoir la foi, est un hypocrite qui veut tromper Dieu et les hommes : en faisant profession publique de reconnaître pour son Sauveur, celui que, dans le fond du cœur, il renie.

Mais il est une vérité particulière, qui doit surtout être l'objet de notre foi quand nous communions, et la voici : c'est que, sans Jésus-Christ, nous serions perdus ; que nous ne pouvons point être sauvés par nos œuvres ; et que si Dieu nous pardonne, c'est uniquement en considération de la mort de son Fils. *Vous êtes sauvés par grâce, par la foi;* dit St. Paul, *cela ne vient point de vous ; c'est un don de Dieu.* (Eph. II. 8). Ailleurs, le même Apôtre nous dit : *Quand la bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour envers les hommes ont été manifestés, il nous a sauvés : non par les œuvres de justice que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde.* (Tite III. 4 et 5).

Celui qui vient à la communion avec un cœur pénétré de son propre mérite ; celui qui, se rappelant avec complaisance le peu de bien qu'il a fait, se confie en sa propre justice ; celui-là, est aussi éloigné du salut qu'on puisse l'être. En effet, il joint l'orgueil à la corruption : ce qui la rend plus révoltante et plus indigne d'être pardonnée. De plus, il s'ôte l'espérance de jamais

arriver au royaume des Cieux, parce qu'il attend tout de ses œuvres, quoique nul ne soit justifié devant Dieu par elles ; au lieu qu'il ne devrait rien attendre que de la miséricorde de Dieu par Jésus-Christ: de cette miséricorde, qui est pour nous le seul moyen de salut. Il ressemble à ce Pharisien qui venait, dans le Temple de Dieu, faire orgueilleusement l'énumération de ses vertus, et qui ne fut point justifié ; tandis que le pauvre Péager qui, dans le sentiment de son indignité, *se frappait la poitrine en disant : ô Dieu ! sois appaisé envers moi qui suis pécheur ! retourna justifié dans sa maison.* (St. Luc XVIII. 10-15).

Le Paroissien.

Je vous remercie, de m'avoir si bien instruit de ce que c'est que la foi avec laquelle on doit communier.

Maintenant, je voudrais vous demander encore : comment on pourrait faire naître en soi toutes ces bonnes dispositions ?

Le Pasteur.

C'est ce que je me propose de vous indiquer de mon mieux. Mais je m'aperçois qu'il est tard. Si, demain, vous voulez revenir ; nous reprendrons, avec la grâce de Dieu, notre conversation. Pour le moment, je me contenterai de vous dire : que les moyens qu'on emploie pour faire naître dans

son âme ces dispositions, sont proprement ce qu'on appelle : *la préparation à la Sainte-Cène.*

Vous comprenez, à présent, combien vous vous trompiez, en croyant vous être préparé à communier, parce que vous aviez assisté au sermon de préparation. Vous aviez entendu dire dans ce sermon : « Il est nécessaire de se préparer à bien „ communier ; et pour s'y préparer, il faut faire „ telle et telle chose. » Puis, vous vous en étiez allé ; vous n'en aviez rien fait ; et vous aviez dit : « Je suis prêt, parce que j'ai appris comment on „ doit se préparer. » Que pensez-vous de ce raisonnement ?

Le Paroissien.

Je pense que c'est le raisonnement de quelqu'un qui était tout-à-fait dans les ténèbres, et qui ne savait ce qu'il disait. Maintenant que Christ a commencé à m'éclairer par votre moyen, je suis honteux de mon erreur. Je sens que ce sermon, dont je n'avais pas profité, était un sujet de condamnation de plus, pour moi pauvre pécheur.

Ici, le Ministre et son ami se séparèrent, avec des témoignages réciproques d'affection, et fort impatiens de se revoir le lendemain.

TROISIÈME CONVERSATION.

LA conversation du jour précédent avait produit, sur Jean-Louis, une impression très-profonde. Il était rentré chez lui avec un sentiment de tristesse, accompagné cependant d'une joie secrète qu'il n'avait jamais ressentie jusqu'alors. D'un côté, il se sentait grandement coupable devant Dieu, et il tremblait, en réfléchissant combien son salut avait été en danger. D'un autre côté, il remerciait Dieu de l'avoir averti à temps; il se réjouissait en pensant que le Sauveur l'aimait encore, puisqu'il avait daigné frapper à la porte de son cœur; il entendait une voix intérieure, qui lui disait d'avoir bon courage; il se sentait, en effet, un courage nouveau, pour commencer une vie plus chrétienne; il était tout joyeux de trouver en lui une force, une disposition au bien, qu'il n'eût jamais cru d'y trouver; il n'aurait pas donné, pour tout l'or du monde, le bonheur que lui procuraient déjà, les sentimens religieux qui s'étaient réveillés dans son âme. Tant il est vrai, qu'il y a, dans la repentance et le retour à Dieu, une douceur inexprimable, qu'il faut goûter pour s'en faire une idée. C'est la joie de l'enfant prodigue qui, après avoir erré de côté et d'autre au milieu du trouble des passions, éprouve enfin combien il est doux

d'être rentré en grâce auprès de son père, et de retrouver ce calme et ce repos qui habitent la la maison paternelle.

Hélas ! pourquoi tant de personnes sont-elles mécontentes, sombres et chagrines, quoique elles aient tout ce qui semble propre à donner le bonheur ? Ah ! c'est qu'elles sont éloignées de leur père céleste ; c'est qu'il y a en elles un sentiment secret de cet éloignement ; c'est qu'une voix profonde leur dit : " Tu t'égares, tu te perds, tu es „ mal avec ton Dieu, tu t'es fermé la porte du „ Ciel, la porte de la maison paternelle. C'est „ pourtant là, le seul asile où tu pourrais te re„ tirer à l'heure de la mort, à cette époque où „ le monde t'abandonnera, à cette époque où tu „ devras te faire à toi-même cette question : Main„ tenant, que faut-il devenir ? Maintenant, où „ faut-il aller ? "

En rentrant chez lui, Jean-Louis trouva sa famille qui l'attendait pour souper. Pendant le repas, sa femme lui apprit que son fils Pierre avait perdu son bonnet, en courant avec les enfans du village. Jean-Louis fut sur le point de se fâcher tout de bon, et de proférer quelques-uns de ses juremens accoutumés : mais la grâce de Dieu lui rappela ce dont il venait de s'entretenir avec son Pasteur : il fit effort pour se contenir, et il dit tranquillement à son fils : " Il est mal de „ perdre ainsi ce que l'on a : le bien que Dieu

„ nous donne, mérite qu'on le soigne. Si tu étais „ resté à la maison pour apprendre ton Catéchisme, „ tu aurais fait quelque chose de bon, et tu n'aurais „ rien perdu. " Puis, voyant que cette répréhension douce touchait jusqu'aux larmes le pauvre Pierre, qui ne s'attendait à rien moins qu'à être battu; il ajouta : " Console-toi, mon garçon. „ Grâce à Dieu, l'on a de quoi t'acheter un autre „ bonnet : mais, à l'avenir, sois plus soigneux. "

Les enfans, encouragés par la douceur de leur père, lui dirent : que deux petits pauvres étaient venus demander si on voulait leur donner une soupe, et les coucher dans l'étable, mais qu'on les avait renvoyés. " C'est fort mal fait, " dit Jean-Louis : " Il faut avoir pitié des pauvres, pour que „ Dieu ait aussi pitié de nous. Savez-vous si „ quelqu'un a recueilli ces enfans ? " — " Je n'en „ sais rien, " répondit la mère, " mais ils ne fai„ saient que de sortir lorsque tu es entré. " — " Hé bien, Pierre ! va vîte voir si tu les trouveras „ dehors ; et tu nous les amèneras. " — Pierre sortit promptement, et bientôt il rentra avec les deux pauvres qui étaient tout tremblottans de froid. Par l'ordre du père, on alluma un grand feu pour les réchauffer, et lui-même leur apporta de quoi manger abondamment. Ensuite, il alla étendre dans un coin de son étable de la paille fraîche ; il donna à ces pauvres enfans une bonne couverture, et les fit coucher là. Ces pauvres

petits, ne pouvaient se lasser de le remercier, et de lui dire: " Le bon Dieu vous le rende! Nous „ avions bien faim et bien froid, mais vous nous „ avez rassasiés et réchauffés. " — Jean-Louis écoutait avec attendrissement ces bénédictions, auxquelles il était si peu accoutumé. Il se disait à lui-même: " Y a-t-il donc tant de plaisir à faire „ du bien?... Je ne l'aurais jamais cru!... O „ qu'on est insensé de ne savoir pas goûter ces „ douceurs-là, qu'il serait si facile de se procurer! „ Maintenant, je croirai mon Ministre, quand il „ me dira: *C'est une joie au juste de faire ce* „ *qui est droit.* "

Au moment où il allait quitter les pauvres, qui s'étendaient sur leur paille, l'un d'eux l'appela, et tirant de sa poche un bonnet qu'il avait trouvé dans la rue, il lui demanda, s'il ne saurait point à qui cet objet appartenait. — " Eh! c'est le bonnet „ de mon petit Pierre! Bien obligé, mon ami. Tu „ es un brave garçon, d'avoir eu la pensée de „ le rendre. Les choses que nous trouvons ne „ nous appartiennent pas; et les garder sans s'in- „ former à qui elles sont: c'est voler. " — En rentrant dans le *Poile*, Jean-Louis dit à son fils: " Pierre, voici ton bonnet! " — " Eh! mon père! „ où l'avez-vous trouvé? " — " C'est un de ces „ petits pauvres, que tu es allé recueillir, qui „ me l'a rendu: comme un brave garçon qu'il „ est. Tu vois, que Dieu récompense quelquefois

„ tout de suite le bien que nous faisons. Il est „ vrai, qu'il y aurait eu tel pauvre, qui n'aurait „ pas rendu ce qu'il avait trouvé. — Néanmoins, „ il faut toujours faire le bien par devoir : si la „ récompense vient déjà dans ce monde, on en „ jouit; si elle ne vient pas, on l'attend pour „ une autre vie. " — Jean-Louis fit prier toute sa famille, et chacun alla se coucher avec plus de contentement qu'il n'en avait jamais éprouvé.

Le lendemain, Jean-Louis se rendit chez son Pasteur, à l'heure indiquée. Ils se retrouvèrent comme deux amis. « Hé bien ! mon cher con- „ verti, " dit le Pasteur, " comment va la santé „ de l'âme ? Pour celle du corps, elle me paraît „ si bonne que je n'ai pas besoin de m'en in- „ former. "

LE PAROISSIEN.

Puisque vous me parlez de la santé de l'âme; il me semble que la mienne, qui était bien malade, approche de la guérison. Je me sens déjà tout autre que je n'étais auparavant. Je suis comme si j'étais né une seconde fois, et j'ai peine à me reconnaître.

LE PASTEUR.

Bonne marque, mon ami ! car, comme le disait Jésus-Christ à Nicodème, il faut, quant à l'âme, être né de nouveau pour entrer dans le royaume des Cieux. J'espère que Dieu, qui a commencé

en vous ce renouvellement, daignera l'achever, et j'attends beaucoup de la communion que vous allez faire.

LE PAROISSIEN.

Et moi aussi. Je suis comme impatient de réparer par une bonne communion, les mauvaises que j'ai célébrées. Cependant, j'appréhende de communier. Moi, qui autrefois n'y mettais pas beaucoup d'importance, je tremble presque d'aller à la table du Seigneur. Il me semble que ce soit quelque chose de trop grand, de trop saint, pour moi malheureux pécheur; quelquefois même, il me semble qu'il y a quelque chose qui m'en repousse: comme si j'en étais indigne.

LE PASTEUR.

Ce sentiment de votre indignité est bien naturel, et chacun doit l'éprouver, lorsqu'il rentre en lui-même. Cependant, il faut prendre garde, de ne pas se laisser aller au découragement. Cette idée, qu'on est trop coupable pour que jamais on puisse rentrer en grâce auprès de Dieu, est une idée que nous suggère quelquefois l'ennemi de notre salut. Par-là, il cherche à nous détourner des bonnes résolutions que nous voulions prendre. Par-là, il cherche, pour ainsi dire, à nous couper les bras, lorsque nous allions mettre la main à l'œuvre de notre salut.

Je ne saurais donc trop vous le répéter. *Ayez*

bon courage. Faites votre possible pour vous mettre en état de bien communier. Dieu et votre Sauveur feront le reste.

Mais pour en revenir à ces moyens de se préparer dont nous parlions hier : je vous dirai d'abord, que le premier sentiment qu'il faut travailler à acquérir, c'est celui de sa misère et de son indignité. J'entends par-là, le sentiment du grand nombre de ses péchés, de leur grandeur, et des suites affreuses qu'ils auront pour l'éternité. Ce n'est que quand ce sentiment est vif et profond, ce n'est qu'alors, qu'on prend en horreur le péché, qu'on recherche avec empressement la miséricorde de Dieu par Jésus-Christ, et qu'on aime d'un ardent amour ce Jésus qui, lorsque nous étions sans force et sans espérance, est mort en son temps pour nous.

Mais, comment pensez-vous qu'on pourrait faire naître, dans son âme, ce sentiment de sa misère et de son indignité ?

LE PAROISSIEN.

Je crois que ce serait, en réfléchissant à tous les péchés que l'on a commis.

LE PASTEUR.

Mais, comment faire pour se les rappeler tous, et pour s'assurer qu'on se voit tel que l'on est devant Dieu ? Nous avons tant de disposition à nous croire meilleurs que nous ne sommes, à

excuser nos fautes et à nous justifier, qu'il nous importerait beaucoup d'avoir une espèce de miroir, qui pût nous représenter au naturel l'état de notre âme, et nous en montrer toutes les taches.

LE PAROISSIEN.

Cela est vrai. Mais, où le trouver?

LE PASTEUR.

Dans la parole de Dieu. C'est là, que nous verrons clairement, soit dans l'exemple soit dans les préceptes de Jésus-Christ, ce que nous devrions être. Il faudrait, toute sa vie, et surtout aux approches des communions, lire fréquemment cette parole de Dieu, en se demandant à chaque instant: Est-ce que je remplis ce devoir? Est-ce que cette vérité fait sur moi l'impression qu'elle devrait faire? Est-ce que j'agis comme mon Sauveur, quand je me trouve dans des circonstances semblables à celles dans lesquelles il s'est trouvé?

Mais, pour être plus sûr encore de ne laisser passer aucun devoir sur lequel on ne se fût pas examiné, il faudrait prendre un Catéchisme, et parcourir toutes les sections dans lesquelles sont exposés, l'un après l'autre, les devoirs du Chrétien. Il serait peut-être bon, que chacun gardât, pour cet usage, son Catéchisme d'Ecole. Ce livre lui rappellerait les bonnes instructions qu'il reçut de ses Pasteurs. Il lui rappellerait ce temps heu-

reux de la jeunesse, où il était si bien disposé pour le bon Dieu. Il lui rappellerait les promesses qu'il fit, en présence de toute l'Eglise, de se consacrer à Dieu sans réserve et pour tout le temps de sa vie : ces promesses si solennelles et pourtant si souvent violées. Ainsi que, en revoyant les lieux où l'on s'est amusé dans sa jeunesse et où l'on a passé alors d'heureux momens, le cœur redevient jeune, quelque vieux que l'on soit, et qu'il reprend en quelque sorte les sentimens qu'il avait dans le premier âge de la vie ; de même, la vue du Catéchisme d'Ecole rendrait à l'âme un peu de cette vie et de cette bonne volonté pour Dieu qu'on avait, lorsqu'on fut instruit pour la communion.

Mais pour en revenir à notre examen. Il faudrait y apporter beaucoup d'attention et de sincérité. Il faudrait, autant que possible, rappeler tout le cours de sa vie pour y reconnaître toutes ses transgressions. Il faudrait bien se dire à soi-même : qu'on ne doit pas se juger sur les maximes relâchées du monde, mais sur celles de la parole de Dieu, qui est notre unique règle de conduite. Il faudrait s'apprécier, non pas en se comparant à ceux qui sont aussi mauvais ou plus mauvais que nous, mais en se comparant à Jésus-Christ, qui *a souffert pour nous, nous laissant un modèle afin que suivions ses traces.* (I. Pierre II. 21).

Mais,

Mais, en supposant que nous soyons parvenus par un examen attentif à nous bien connaître, il faudra encore nous pénétrer de tout ce que nos péchés ont d'énorme : et pour cela, il faudra faire les réflexions suivantes :

Le Dieu auquel j'ai désobéi est mon souverain Maître, et la soumission à ses lois était pour moi un devoir mille fois plus sacré, qu'il ne l'est pour un enfant, à l'égard de son père.

Le Dieu que j'ai offensé est mon premier bienfaiteur, celui de qui je tiens l'existence, et toutes les choses auxquelles j'attache quelque prix sur cette terre.

Tous mes devoirs m'ont été si clairement enseignés que je n'ai pu pécher par ignorance.

Dieu n'a rien exigé de moi qui fût au-dessus de mes forces. Il n'est presque pas un de mes péchés que je n'eusse pu éviter de commettre, si j'avais voulu prendre les précautions nécessaires, résister de tout mon pouvoir à la tentation, et profiter des secours que m'offrait le bon Dieu.

Tous les devoirs que j'ai négligé de remplir m'auraient rendu aussi heureux qu'on peut l'être sur cette terre.

Les vices auxquels je me suis livré ont été pour moi une source de chagrins et d'amertumes, et je suis d'autant plus coupable d'avoir résisté à Dieu : puisqu'il ne voulait que mon bonheur, en m'ordonnant de fuir ces vices.

Après cela, il faudrait bien se pénétrer de ces idées : que Dieu ne peut souffrir le mal et ceux qui le commettent : que tout péché mérite punition : que le pécheur ne saurait échapper par lui-même à ces terribles sentences : *Maudit soit celui qui ne persévère point dans les paroles de cette Loi pour les faire.* (Deuteronome XXVII. 26). *Les gages du péché, c'est la mort.* (Rom. VI. 23). Les méchans *iront aux peines éternelles.* (Matth. XXV. 46). Il faudrait se dire : Je suis perdu, mon état est sans remède, si Dieu ne trouve dans sa miséricorde, un moyen de me faire grâce.

Quand on serait bien pénétré de ces idées, quels sentimens croyez-vous qu'elles exciteraient dans notre âme ?

LE PAROISSIEN.

Ceux que j'éprouve en ce moment. Un sentiment d'indignation contre moi-même, qui ai été assez malheureux pour désobéir à mon maître, pour outrager mon père céleste, et pour me perdre par ma faute. Un sentiment d'horreur pour le péché, qui est une chose détestable, et mon plus cruel ennemi. Enfin, un sentiment qui me porte à me réfugier vers Jésus, comme vers mon unique défenseur, vers le seul qui puisse me garantir des peines horribles que je devrais endurer, si Dieu me traitait comme je l'ai mérité.

LE PASTEUR.

Oui : mais pour se réfugier ainsi vers Jésus-Christ, il faut croire fermement en lui : car s'il nous restait le moindre doute sur la vérité de l'Evangile, nous ne pourrions pas nous remettre, avec une pleine confiance, entre les bras de la miséricorde de Dieu par Jésus-Christ. Vous croyez de cœur à ce Jésus, et c'est un grand bonheur pour vous. Néanmoins, comme on entend dans le monde beaucoup de mauvais discours, qui tendent à nous détourner de la foi ; comme nos passions, que l'Evangile condamne, tendent aussi à nous en détourner, dans les momens où elles se réveillent ; il serait bon de s'affermir dans la foi, en réfléchissant aux grandes preuves de notre religion. Or, ces preuves, les voici en abrégé.

1.° La première se tire des prophéties qui ont annoncé le Sauveur. Lisez les écrits des prophètes, dont le dernier a vécu environ cinq cents ans avant Jésus-Christ. Voyez comme ils ont prédit quelles seraient la Tribu, la famille, et la mère de Jésus ; quels seraient le temps et le lieu de sa naissance ; quels événemens la rendraient illustre ! Voyez comme ils ont prédit les circonstances les plus singulières, et les moins faciles à prévoir, de la vie et de la mort du Sauveur ! Or, n'est-il pas vrai, que rien n'est

plus caché à l'homme que l'avenir? Comment donc l'homme, qui ne sait pas prévoir ce qui lui arrivera le lendemain, aurait-il pu, par les seules forces de son esprit, prédire tous les détails, de la naissance, de la vie, et de la mort d'un personnage qui devait paraître plusieurs cents ans après cette prédiction? Les prophètes étaient donc éclairés par l'esprit de Dieu, qui seul connaît l'avenir aussi bien que le présent. Or, Dieu eût-il donné son esprit aux prophètes pour leur faire prédire Jésus comme le Sauveur du monde, l'attente des nations, l'espérance du genre humain; si ce Jésus avait dû paraître sur la terre pour tromper les hommes, et pour établir une fausse religion?

2.° Jésus-Christ a appuyé sa doctrine sur des miracles : miracles nombreux, publics, et éclatans. Il a ressuscité des morts; il a guéri sur-le-champ des aveugles, des boiteux, des gens qui avaient des membres secs. Ces miracles ont été si réellement opérés, que les ennemis mêmes de Jésus-Christ n'ont pu les nier, et que pour échapper à cette preuve de la divinité du Sauveur, ils ont pris le parti de les attribuer au Démon : accusation absurde s'il en fût jamais, puisque le Démon, s'il pouvait faire des miracles, n'en ferait pas pour établir une doctrine toute sainte.

3.° On tire une troisième preuve, des prophéties que Jésus-Christ a faites, et qui se sont

toutes accomplies, comme nous le voyons en particulier par la dispersion des Juifs : c'est là un fait que nous avons sous les yeux et que Jésus-Christ a clairement prédit.

4°. Une quatrième preuve, c'est la sainteté de la vie de Jésus-Christ. Comment croire qu'un Etre, aussi ennemi de tout mal, aussi parfaitement pur dans toute sa conduite, eût entrepris de tromper tout le genre humain ? Comment croire que, s'il eût été une créature, il eût formé le projet impie de se faire adorer comme Dieu : lui qui se montra toujours si humble, et si zélé pour la gloire de l'Etre Suprême ?

5°. Considérez encore, la constance avec laquelle les Apôtres ont soutenu les faits, sur lesquels repose la vérité de notre religion sainte. Ils sont morts dans les plus affreux tourmens, plutôt que de vouloir se retracter : or il n'est pas dans la nature, que plusieurs hommes souffrent la mort, pour le plaisir de tromper le genre humain sur des faits qu'ils savent, en leur conscience, être faux ; ils n'est pas dans la nature, qu'ils courent à la mort avec plaisir, lorsqu'ils savent qu'ils ont mérité les plus horribles châtimens de Dieu, en cherchant à établir une fausse religion.

6°. Considérez l'établissement étonnant de la religion Chrétienne. Cette religion renversait toutes les autres qui subsistaient depuis si longtemps, et auxquelles les peuples étaient attachés :

comme on l'est à la religion de ses pères. Cette religion combattait toutes les passions enracinées dans le cœur de l'homme, et menaçait de l'Enfer ceux qui ne se faisaient pas violence pour déraciner leurs habitudes vicieuses. Cette religion exposait ceux qui l'embrassaient à périr dans de cruels tourmens, et elle ne leur promettait que les récompenses éloignées d'une autre vie. Cependant, cette même religion a été établie rapidement sur la terre, par douze hommes sans crédit, sans pouvoir, sans éloquence humaine. Cela aurait-il pu se faire, si Dieu lui-même ne l'eût soutenue? Et l'aurait-il soutenue, si elle n'avait pas été vraie?

7°. Enfin, il faut lire l'Evangile. C'est le meilleur moyen de se convaincre qu'il vient de Dieu: comme le meilleur moyen de connaître ce qu'est un homme, par rapport aux talens et aux connaissances, c'est de l'entendre parler. Lisez l'Evangile, mon ami! et, à chaque page, vous sentirez que ce n'est pas là la parole de l'homme, que ce n'est pas ainsi qu'on parle dans le monde, que ce n'est pas ainsi, surtout, que parlent des gens sans instruction. Vous vous direz: Si moi, qui suis bien plus instruit sur la religion que ne l'étaient les Apôtres avant que Jésus-Christ les appelât, je ne serais pas capable de composer une demi-page de la Bible; comment les Apôtres auraient-ils écrit l'Evangile, si l'esprit de Dieu n'eût conduit leur plume?

LE PAROISSIEN.

Ah! que vous m'avez mis le cœur à l'aise! Maintenant je sais à qui j'ai cru, et je suis aussi convaincu que je l'étais quand j'ai fait ma première communion.

LE PASTEUR.

Hé bien, c'est quand on a cette conviction, qu'on va à Jésus-Christ, avec une entière confiance, pour être sauvé par lui. C'est alors qu'on lui dit: *Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi! Dis seulement la parole, et je serai guéri!*

LE PAROISSIEN.

Et alors, on prend la ferme résolution de se corriger: pour plaire à Jésus-Christ, qu'on regarde comme son Maître et son Sauveur.

LE PASTEUR.

Oui, et pour la rendre encore plus ferme, on pense beaucoup à tout ce que je vous ai dit, dans notre conversation précédente, sur le grand amour que le Sauveur nous a témoigné: on pense à ses cruelles souffrances: on pense à l'horreur que Dieu a témoignée pour le péché dans cette occasion: on pense aux terribles châtimens qui attendent ceux qui auront méprisé ce moyen de salut.

Si vous réfléchissez bien à toutes ces choses; vous vous retirerez du péché, avec autant de

promptitude et de frayeur, qu'un homme retire son pied de dessus un serpent qui allait par sa piqûre lui donner la mort. Vous direz, en allant à la table sacrée : *Je le jure, Seigneur, et je le tiendrai, d'observer les ordonnances de ta justice!*

LE PAROISSIEN.

Mais, est-ce donc qu'on fait un serment quand on communie?

LE PASTEUR.

Sans doute. Puisque Jésus-Christ n'offre le pardon des péchés qu'à ceux qui sont résolus à observer ses lois; tous ceux qui viennent lui demander cette grâce s'engagent, par là même, à remplir la condition sous laquelle seule elle est offerte. Ils en prennent l'engagement, devant Dieu qui lit dans leurs cœurs, en présence de toute l'Eglise, sur les signes sacrés du corps et du sang du Sauveur. Ils se soumettent par-là même, au cas qu'ils ne fassent pas leurs efforts pour tenir ces promesses, à toutes les peines dont Dieu menace ceux qui communient indignement. C'est là un serment des plus solennels; et, pour celui qui le fait avec un cœur bien disposé, c'est un puissant moyen de s'affermir dans ses résolutions.

LE PAROISSIEN.

Mais, à quoi pourrait-on reconnaître, avant

que de communier, si l'on est bien résolu à tenir son serment et à se corriger ?

LE PASTEUR.

A une marque certaine. Si avant que de communier on change déjà de conduite, on peut croire qu'on fera une bonne communion. Mais si, avant que nous nous approchions de la table sacrée, il ne s'opère aucun changement dans nos mœurs ; nous pouvons tenir presque pour certain que nous ferons une mauvaise communion. La raison en est simple. Pour bien communier, il faut avoir conçu l'horreur du péché et pris la ferme résolution de l'abandonner. Mais pouvez-vous croire, qu'un homme qui est dans ces sentimens veuille dire : « J'ai l'intention de me corriger après la communion, mais en attendant je veux continuer mon train de vie ? J'irai au cabaret, la veille du jour où je dois m'approcher de la table sainte ; je jurerai ; je ferai un acte d'injustice si j'en trouve l'occasion ; je commettrai des actions indécentes ; je médirai de mon prochain, je me querellerai avec lui : puis, le lendemain, j'irai communier. »

Si l'un de vos enfans vous avait désobéi toute une semaine, et que le samedi vous lui dissiez : « Demain tu seras puni, à moins que tu ne viennes me demander pardon avec la ferme résolution de mieux faire. » Si, après cela, vous voyiez

votre enfant faire autant de sottises qu'auparavant; si vous le voyiez se présenter devant vous avec un maintien peu respectueux et avec l'air de penser à des malices : le croiriez-vous, lorsqu'il vous dirait qu'il est résolu à mieux faire, et compteriez-vous beaucoup sur son changement ?

LE PAROISSIEN.

Je penserais, au contraire, que, le lundi, il serait le même qu'il a été le samedi et le dimanche matin.

LE PASTEUR.

Hé bien, pensez ainsi de ceux qui, avant une communion, ne changent rien à leur manière de faire, et qui s'approchent de la table sainte d'un air arrogant ou distrait, ou en s'occupant de mauvaises choses. Dites : « Voilà des gens » que la communion ne changera pas, et qui, „ le lundi, seront comme ils étaient le samedi."
La communion fortifie les bonnes résolutions, mais elle ne les donne pas : ou du moins, elle ne les donne que bien rarement.

LE PAROISSIEN.

A présent, grâce à vous, me voilà bien disposé pour communier. Mais, chacun n'a pas un bon Pasteur qui veuille bien se donner la peine de le préparer ainsi. Comment donc pourrait-on faire par soi-même toute cette préparation?

LE PASTEUR.

D'abord, comme je vous l'ai déjà dit, la lecture de la parole de Dieu, aidée des réflexions qu'on peut faire de soi-même et d'un Catéchisme, suffirait seule pour nous préparer. La parole de Dieu est simple, claire, et propre à nous apprendre tout ce qu'il faut savoir pour bien communier. De plus, elle est plus pénétrante qu'une épée à deux tranchans, et elle atteint jusqu'à la division des jointures et des moëlles. Lorsqu'on la lit, avec l'intention d'en profiter, et après avoir demandé à Dieu d'accompagner de sa grâce cette lecture; on est tout surpris d'y trouver de ces passages qui font plus d'effet que toutes les paroles humaines. Il en est qui nous effraient, qui nous poursuivent, et qui retentissent dans notre conscience comme des coups de tonnerre, lors même que nous voudrions n'y plus penser. Il en est d'autres, comme ceux qui ont rapport aux souffrances du Sauveur, et à son amour pour les hommes, qui nous touchent profondément, et qui nous attirent à Dieu, comme par des cordages d'amour et de reconnaissance.

Ajoutez à cela, l'usage du Catéchisme, où vous trouverez des sections, sur les devoirs des communians, sur les preuves de la religion Chrétienne, sur la nécessité de la repentance, et sur d'autres sujets propres à faire naître en nous les

dispositions nécessaires. Ajoutez-y encore, les bonnes choses que l'on entend dans les sermons de préparation. Ajoutez-y enfin, le secours de la grâce de Dieu, qui, lorsque nous la demandons avec l'intention d'en profiter, nous aide puissamment. En voilà autant qu'il en faut pour se préparer à bien communier. D'ailleurs, vous aviez tort de dire, que chacun n'a pas un Pasteur pour s'entretenir avec lui avant les communions. N'y a-t-il pas, dans chaque paroisse, un Pasteur destiné à instruire tous ceux qui ont besoin d'instructions? Hélas! les Pasteurs gémissent assez de ce que personne ne leur en demande, et de ce qu'on célèbre les communions avec tant de légéreté. Si quelqu'un de leurs Paroissiens venait leur demander, comment il doit faire pour bien communier; ils seraient joyeux de voir un tel zèle pour le salut de son âme; ils répondraient à un si bon mouvement, en donnant les directions qu'on leur demanderait; et de plus, ils indiqueraient à leurs Paroissiens de bons livres, qui ont été composés pour l'instruction de ceux qui veulent se préparer à faire une bonne communion (*).

(*) Je m'empresse d'indiquer ici un excellent livre, qui a été traduit de l'anglais de Wilson par Monsieur le Pasteur Moulinié; il est intitulé: *Instructions courtes et simples pour ceux qui se préparent à recevoir le sacrement de la Sainte-*



LE PAROISSIEN.

Mais, ces livres ne sont-ils pas bien chers ?

LE PASTEUR.

Point du tout, et celui qui voudrait consacrer, seulement un écu neuf, à des livres de piété, pourrait s'en procurer deux ou trois. Or vous m'avouerez, qu'un paysan qui est tant soit peu à son aise ne doit pas, s'il a de la religion, regretter un écu neuf, qu'il consacrerait à acheter des livres qui lui aideraient à faire son salut. D'ailleurs, on laisse pendant le cours de sa vie tant d'argent au cabaret, on en met tant à de folles dépenses, qu'on a bien mauvaise grâce de dire, lorsqu'il s'agit d'acheter un livre de piété : " Je n'en ai pas le moyen. "

LE PAROISSIEN (sortant un écu neuf de sa bourse).

Hé bien, si Monsieur le Pasteur veut avoir la bonté de me procurer, avec cet argent, ce qu'il saura de meilleur en fait de bons livres, je lui serai bien obligé.

LE PASTEUR.

Ce sera avec plaisir; et je vous promets que c'est, de tous les écus qui seront sortis de votre bourse, celui que vous regretterez le moins.

Cène. Il se vend à Lausanne, chez le Libraire Petillet, pour le prix de quatre batz.

LE PAROISSIEN.

Je le pense bien ainsi à présent; mais autrefois, j'aurais cru que c'était jeter mon argent à la rue que d'en faire cet usage. Je ne sais comment vous avez fait pour me tout retourner. Au reste, je suis bien loin de m'en plaindre, puisque vous m'avez retourné du bon côté.

Mais pendant que j'y pense, il faut que je vous demande encore une chose. Je me disais ici : Comment un paysan qui est très-occupé, pourrait-il trouver le temps de se préparer à la communion ?

LE PASTEUR.

Bien facilement. D'abord, quand les communions se trouvent dans le temps des longues soirées; ne pourrait-on pas employer, à se préparer à la Sainte-Cène, quelques-unes de ces soirées où l'on a peu d'occupation ? N'a-t-on pas, outre celà, les dimanches qui précèdent la communion : jours de repos et de sanctification, dont on doit toujours employer une grande partie à s'occuper de son salut ? Et encore, ne peut-on pas penser à la communion tout en faisant son ouvrage ? Ne peut-on pas rentrer en soi-même, repasser sa vie dans sa mémoire pour y retrouver tous ses péchés, s'occuper du Sauveur, du compte qu'on a à rendre, et d'autres choses semblables, qui sont propres à bien dis-

poser pour la communion ? Le travail du salut est un travail de tous les momens ; et celui qui s'y applique sérieusement s'en occupe, non-seulement quand il fait ses dévotions chez lui, mais encore dans tous les momens où son esprit n'est pas obligé de s'appliquer attentivement à quelque autre travail. Croyez-vous, qu'en conduisant son char ou sa charrue au champ où l'on va récolter ou labourer ; croyez-vous, qu'en fauchant, en ratelant, ou en faisant d'autres choses semblables, on ne pourrait pas, sans nuire à ses occupations, avoir quelques bonnes pensées ? Quant à moi j'en suis convaincu ; et ce qui me donne cette conviction, c'est qu'il arrive mille fois à ceux qui s'occupent des travaux de la campagne et qui, à cause de la grande habitude qu'ils en ont, les font presque sans leur donner aucune attention ; il leur arrive, dis-je, mille fois, de penser à toute autre chose qu'à leur travail : comme, à quelque projet qu'ils ont en tête, à ce qu'ils ont vu et entendu au dernier marché, ou bien, s'ils sont jeunes, aux dernières danses dans lesquelles ils ont été.

Au surplus, lors même que les communions sont dans le temps des plus forts ouvrages, s'exposerait-on à de bien grosses pertes, en consacrant chaque jour une heure, ou, si vous voulez, une demi-heure, à se préparer pour la communion qu'on doit célébrer ? Et si quelqu'un osait dire :

„ Je n'ai pas, aux approches de chaque commu-
„ nion, cinq ou six heures à perdre pour faire
„ mon salut" ; ne pourrait-on pas lui répondre :
" Puisque vous parlez ainsi, c'est donc à dire que
„ vous vous imaginez que le salut se fait tout seul,
„ ou bien qu'il ne vaut pas le petit nombre d'heures
„ que vous lui donneriez : et dans laquelle de ces
„ deux idées que vous soyez, votre état est tel,
„ qu'il doit faire frémir ".

LE PAROISSIEN.

Il n'y a rien à redire à cela. Mais, puisque vous avez la bonté de me répondre toujours ; je veux encore vous demander, s'il n'y aurait pas quelque chose de particulier à faire, le jour même de la communion, pour achever de s'y préparer.

LE PASTEUR.

Bien obligé de m'avoir fait cette question ; car j'oubliais de vous parler d'un moyen que je regarde comme très-efficace pour rendre nos résolutions fermes. Je crois qu'il faudrait, le matin de la communion, se mettre à genoux chez soi ; et là, se consacrer à Dieu solennellement, en lui faisant serment de tenir ce qu'on lui promet alors, et qu'on lui promettra encore en approchant de la table sacrée. Je crois même, qu'il serait bon que ceux qui savent écrire, écrivissent cette consécration d'eux-mêmes à Dieu et ces promesses. Ce qu'on écrit frappe davantage, et paraît plus

sacré.

sacré. D'ailleurs, ce qui serait écrit resterait comme un témoin entre Dieu et nous. Dans les momens où nous aurions besoin de ranimer notre zèle et notre piété, nous relirions cet écrit que nous aurions signé de notre propre main, et cette lecture ferait certainement sur nous une impression salutaire. Comme vous seriez peut-être bien aise de savoir de quelle manière vous devez composer cet acte de consécration de vous-même à Dieu; je vous en communiquerai un que j'ai composé pour moi, et qui pourra vous servir, en y changeant ce que vous jugerez convenable.

Je voudrais qu'après s'être ainsi consacré à Dieu, on s'entretînt dans de bons sentimens, par la prière ou par la lecture de l'Ecriture Sainte, jusqu'au moment où la cloche sonnerait. Alors on irait à l'Eglise écouter, avec recueillement, les prières, la lecture et l'explication de la parole de Dieu. Enfin, au moment de la communion, on tâcherait de rassembler dans son âme tous les sentimens, de foi, d'humilité, de repentance, que cette sainte cérémonie exige de nous. Pour les entretenir pendant qu'on s'approche de la table sacrée, et pour prévenir toute espèce de distraction, il faudrait répéter, de cœur, quelque parole de nos Saints Livres, comme celle-ci : *Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi!* ou telle autre, qui nous reviendrait à l'esprit.

Lorsqu'on serait de retour chez soi, il faudrait

faire une prière pour remercier son Dieu et son Sauveur, pour exprimer les sentimens de joie et de reconnaissance dont on serait animé, et pour implorer la grâce divine sur ses bonnes résolutions. Il faudrait employer une partie du reste de la journée à faire de bonnes choses : comme, à aller voir et à soulager des pauvres et des malades, à s'entretenir de religion avec sa famille et ses voisins, à lire la parole de Dieu ou de bons livres, ou à chanter des Psaumes. Si l'on se permettait quelques plaisirs ; il faudrait qu'ils fussent doux, tranquilles, et qu'ils ne pussent, en aucune manière, être pour nous un sujet de chute. C'est assez vous dire que les jeux, les danses, le cabaret, sont des plaisirs que ne se permet pas ce jour-là celui qui a communié dignement. Ces plaisirs troublent la tranquillité de l'âme ; ils allument facilement la passion du gain et celle de l'impureté ; ils provoquent les disputes, les querelles, et quelquefois les batteries ; ils sont en tout temps dangereux, mais, un jour de communion, ils sont scandaleux.

Maintenant, ne pensez-vous pas qu'un homme qui communie avec les dispositions dont je vous ai parlé, et qui les fortifie par la cérémonie de la communion, par cette cérémonie si touchante, et si propre à attirer sur nous une abondante mesure de la grâce de Dieu ; ne pensez-vous pas, qu'un tel homme aura fait tout ce qui peut

donner le plus de force et de constance à ses résolutions ? Ne pensez-vous pas, que chaque communion sera pour lui une époque marquée par un grand pas vers la sanctification ? Ne pensez-vous pas que, à la fin de sa vie, il sera aussi bon, aussi préparé à l'éternité, qu'il est donné à un homme de l'être ? Et ne sera-ce pas là un grand bonheur pour lui ?

LE PAROISSIEN.

C'est le plus grand de tous. La vie s'en va si vîte, elle est quelquefois si misérable, que c'est un grand bonheur de pouvoir se dire à la fin de ses jours : "Il y a quelque chose de meilleur pour moi, là où je m'en vais. Là-haut, derrière cette voûte bleue, il y a quelque chose que je ne connais pas, mais quelque chose d'excellent, dont je vais jouir par la grâce de mon Sauveur."

Mais, mon cher Pasteur, à propos de grâce, je voudrais, pour n'avoir rien d'obscur dans l'esprit, vous demander pourquoi vous avez dit : que la communion est propre à attirer sur nous une abondante mesure de la grâce de Dieu ?

LE PASTEUR.

Parce que c'est une vérité, fondée sur le sentiment et sur l'Ecriture-Sainte, que Dieu accorde son *Saint-Esprit*, qu'on appelle aussi *Grâce*, à

ceux qui le lui demandent avec l'intention d'en profiter. Cette *Grâce*, ou cet *Esprit*, excite en nous de bons sentimens, fortifie ceux que nous avons, nous rend fermes dans les tentations, et nous donne une force que nous n'aurions pas par nous-mêmes. Or, comme l'Ecriture et le bon sens nous disent: que, plus nous sommes disposés à profiter de cette grâce, plus aussi Dieu est disposé à nous l'accorder; nous pouvons être certains, que celui qui communie avec la ferme résolution de bien faire, et avec le sentiment de sa faiblesse, qui le porte à implorer la grâce de Dieu, est dans un état très-favorable pour l'obtenir. D'ailleurs, je pourrais facilement trouver des passages, qui viendraient à l'appui de mon opinion, quand ce ne serait que celui-ci: *Allons avec confiance au trône de la grâce afin d'obtenir miséricorde, et de trouver grâce pour être aidés dans le besoin.* (Hébreux IV. 10).

Heureux celui, qui ne se fiant pas à ses propres forces pour faire son salut, demande sans cesse à Dieu qu'il le fortifie puissamment par sa grâce! Heureux celui qui s'appuie sur cette grâce, comme sur un bâton qui soutient sa faiblesse, qui le préserve de chutes, qui lui aide à se relever quand il tombe! Vouloir faire son salut sans le secours de la grâce, c'est ressembler à un petit enfant qui refuse la main que son père lui offre pour assurer sa marche. Bientôt, l'im-

prudent enfant chancelle ; et s'il persiste à refuser le secours que son père lui offre, il succombe à sa propre faiblesse et il fait quelque chute fâcheuse.

LE PAROISSIEN.

Je sens tellement, la vérité de ce que vous me dites, qu'à l'avenir je ne cesserai d'adresser à Dieu cette prière : *Eternel, que ton bon Esprit me conduise, comme par un chemin uni.* J'ai grand besoin du secours de la grâce ! Quand on a vécu si long-temps autrement qu'on ne devait ; il est bien à craindre, si l'on n'est pas soutenu par la grâce de Dieu, qu'on ne vive long-temps autrement qu'on ne voudrait.

Néanmoins je puis dire, qu'à présent j'ai bonne espérance. Vous m'avez si bien mis sur la bonne voie, pour communier à salut, que je n'ai qu'à continuer, en suivant vos bonnes directions.

Mais, quel service pourrais-je rendre à Monsieur le Pasteur, en retour de tout le bien qu'il m'a fait ?

LE PASTEUR.

Celui que St. Paul demandait aux Colossiens, lorsqu'il leur disait : *Priez tous ensemble pour nous, afin que Dieu nous ouvre la porte de la parole, pour annoncer le mystère de Christ.* Oui, mon ami ! priez pour moi, priez pour moi, afin que Dieu me donne la force et la persévérance nécessaires pour bien remplir l'importante

vocation que j'exerce au milieu de vous. Priez pour moi, afin que je puisse gagner, de plus en plus, les cœurs au Seigneur Jésus. Priez pour moi, afin qu'en sauvant les autres je me sauve moi-même, et afin que mon troupeau soit ma joie et ma couronne devant notre Seigneur Jésus-Christ, au jour de son avénement.

Adieu mon ami, si vous avez encore besoin de mes conseils, à toute heure je serai disposé à vous recevoir.

Jean-Louis profita des directions que lui avait données son Pasteur, il fit une excellente communion, et bientôt on en vit les heureux fruits. Il commença par établir chez lui un culte domestique. Tous les soirs, il lisait, en présence de sa famille, un chapitre de sa bonne Bible, qu'il n'aurait pas donnée pour tous les trésors du monde. Après cela, il lisait une prière dans un des livres que le Ministre lui avait procurés, et il finissait en adressant quelques bonnes paroles à sa famille. — On le vit assister régulièrement au culte public, et surtout ne pas y manquer, les Dimanches de Catéchisme. Il trouvait que ces exercices simples et instructifs lui rappelaient le temps et les sentimens de sa jeunesse; qu'ils lui remettaient en mémoire bien des choses qu'il

avait oubliées; et qu'à mesure qu'il les suivait, il comprenait mieux, et sa Bible, et les sermons qu'il entendait. — On le vit aussi, religieux observateur du repos du Dimanche. Lorsque, dans le temps des récoltes, Jean-Louis assis, après le sermon, sous son avant-toit, voyait rouler les chars; lorsque ses voisins, passant devant lui, la fourche et le rateau sur l'épaule, lui disaient: " Allons Jean-Louis, à l'ouvrage! nous n'aurons " pas si beau temps demain;" il répondait: " Si " ce n'est pas demain, ce sera un autre jour. " Dieu envoie toujours, en leur temps, les se- " maines ordonnées pour la moisson. Il faut, " dans notre pays, deux mois d'un temps fa- " vorable pour récolter les grains, depuis l'endroit " où ils sont le plus vîte mûrs, jusqu'à celui où " ils sont mûrs le plus tard; et cependant, nous " voyons que Dieu arrange les choses de manière " que, la plupart du temps, tout se récolte." — " C'est bon à dire," répondaient les autres, " en " attendant, on est bien aise d'avoir son grain à " l'abri, et de ne pas courir les risques de la " pluie." — " Et moi je vous dis qu'on est bien " plus aise, quand on s'est mis à l'abri de la co- " lère de Dieu, et qu'on ne court pas les risques " de se priver de sa bénédiction, et de perdre " sa propre âme pour l'éternité." — " Mais, les " temps de la moisson sont des temps extraor- " dinaires, et Dieu ne veut pas qu'on expose,

„ le bien qu'il nous envoie, à se perdre, faute
„ de le ramasser quand on le peut." — "Ce que
„ Dieu veut avant tout, c'est l'observation de
„ ses lois, et il promet, à ceux qui chercheront
„ premièrement le royaume de Dieu et sa justice,
„ que *toutes les autres choses leur seront don-*
„ *nées par-dessus.* (St. Matthieu VI. 33). J'ai lu
„ ce matin dans la Bible : *Tu te reposeras même*
„ *au temps du labourage et de la moisson.* (Exode
„ XXXIV. 21). Cet ordre est positif; il est dans
„ la parole de Dieu, dans cette parole, sur la-
„ quelle nous serons tous jugés. Je m'en tiens à
„ ce qu'elle me dit, sans vouloir me faire à moi-
„ même des règles de conduite toutes différentes.
„ Puisque vous ne voulez pas observer cet ordre
„ positif, vous devriez, tout d'un temps, déchirer
„ la page de votre Bible où il se trouve : il ne
„ faut pas faire les choses à demi. Vous dites à
„ Dieu, par votre conduite, ce que l'ancien peu-
„ ple de col roide lui disait : *Quoiqu'il en soit,*
„ *nous serons nos maîtres, nous ne viendrons*
„ *plus à toi.* A quoi vous sert donc, de garder,
„ dans vos maisons, des lois que vous ne voulez
„ pas suivre ? Le Dimanche soir, oserez-vous
„ prendre, avec des mains qui viendront de poser
„ la fourche et le rateau, ce livre saint qui vous
„ dit : *Ainsi a dit l'Eternel, prenez garde à vos*
„ *âmes ! ne portez aucuns fardeaux le jour du*
„ *sabbat, et ne les faites point passer par les*

„ *portes, et ne faites aucune œuvre, mais sanc-* „ *tifiez le jour du sabbat, comme j'ai commandé* „ *à vos pères.*" (Jérémie XVII. 21 et 22).

A la suite de ces conversations, quelques-uns rentraient en eux-mêmes; et, sous prétexte de retourner chez eux pour y chercher quelque chose qu'ils avaient oublié, ils allaient poser leur fourche et leur rateau. Mais la plupart continuaient leur chemin en levant les épaules, et en se moquant de Jean-Louis, qu'ils appelaient, par dérision, le petit Ministre. Celui-ci disait: " Plût-„ à-Dieu, que je fusse pour eux un bon Ministre „ qui les convertît!" et il priait, du fond de son cœur, pour que la grâce divine les ramenât à de meilleurs sentimens.

Il s'était fait aussi un grand changement dans la conduite morale de ce brave homme. Il était parvenu, après beaucoup d'efforts, à se corriger de ses affreux juremens, qu'il ne pouvait même plus entendre prononcer sans horreur. Il était devenu plus doux et plus patient; il avait réprimé sa vivacité, qui dégénérait si souvent en violence, et dont sa femme et ses enfans avaient eu tant de fois à souffrir. Mais particulièrement, il avait cherché à réparer autant que possible son insatiable avarice, à laquelle il donnait autrefois le nom d'économie. Il avait fait annoncer à tous les pauvres qu'il avait du blé à leur vendre, à un prix inférieur à celui auquel il se vendait

sur les marchés. Peu à peu, il s'était ainsi défait de tout celui dont il pouvait se défaire, et il était fort patient avec ceux qui ne pouvaient pas le lui payer tout de suite.

Nous ne suivrons pas notre nouveau converti dans toutes les circonstances de sa vie. Il nous suffira de dire, qu'elle fut de plus en plus chrétienne; que son bonheur augmenta à mesure qu'il faisait des progrès dans la piété et dans la vertu; et qu'il éprouva ainsi la vérité de ces paroles de l'auteur des Proverbes. *Le sentier du juste est comme la lumière resplendissante dont l'éclat va en augmentant, jusqu'à ce que le jour soit parvenu à sa perfection.* Bientôt, son Dieu l'appela à jouir pleinement de ce bonheur réservé aux justes, de ce bonheur qui est dans tout son éclat lorsque le Seigneur les recueille de devant le mal, et qu'il les introduit dans son repos.

A la fin de l'automne dernière, Jean-Louis tomba dangereusement malade. Son Pasteur accourut à lui avec empressement; il lui fit plusieurs visites, et il ne pût s'empêcher d'être bien affligé, en voyant que la maladie devenait toujours plus grave et plus dangereuse. Jean-Louis était devenu pour lui un véritable ami, et sous ce rapport déjà, il le regrettait sincèrement. D'ailleurs, c'est toujours une grande affliction pour ceux qui aiment la religion de voir disparaître les gens de bien de dessus la terre. Ce qui consolait le Ministre, c'était de voir

dans son ami tous les sentimens d'un homme qui meurt au Seigneur. Il était touché, de l'entendre repasser devant lui toute l'histoire de sa vie, pour y retrouver, et les grâces que Dieu lui avait accordées, et les péchés qu'il avait commis. Il était touché, de le voir ne se confier qu'au Sauveur, attendre son pardon comme une grâce signalée, le demander sans cesse par ses prières, et se soumettre du reste à tout ce que Dieu ordonnerait. Il était touché, de voir la patience admirable avec laquelle il souffrait, ne se laissant jamais aller au murmure ni au découragement. Il était touché surtout, d'entendre les excellentes exhortations qu'il adressait à ses enfans et à ceux qui l'entouraient, les suppliant qu'ils voulussent, pour l'amour de lui et pour leur propre bonheur, suivre ses conseils, et vivre en bons Chrétiens.

Un jour, le Ministre l'avait trouvé, en apparence, mieux qu'auparavant; sa voix paraissait plus forte qu'à l'ordinaire, ses souffrances s'étaient calmées, et il jouissait de toute sa présence d'esprit. Après s'être entretenu long-temps avec lui, et lui avoir fait une prière, suivant sa coutume, le Ministre se disposa à le quitter, et lui dit, en lui tendant la main: " A demain, s'il plait au Seigneur. J'ai bonne
„ espérance; il me semble que votre état s'ache-
„ mine vers le mieux." — Jean-Louis prit la main que le Ministre lui tendait, la serra dans les deux siennes et lui dit: " Oui, mon digne Pasteur! je

„ m'achemine vers le mieux, mais c'est vers celui
„ qu'on trouve dans une meilleure vie. Je m'affai-
„ blis toujours d'avantage, et je crois que c'est
„ ma grande faiblesse qui fait que je ne souffre
„ plus. Il y a en moi quelque chose qui me dit,
„ que bientôt il faudra rendre mon âme à mon
„ Créateur. O mon bon Pasteur! que ce moment
„ serait terrible, si l'on n'avait pas un Sauveur!
„ Tant que l'on se croit loin de la mort, il semble
„ qu'on ne soit pas encore si coupable; mais quand
„ la mort est là, mon Dieu! qu'on se voit diffé-
„ remment! Quand on est sur le point de se trou-
„ ver seul, devant Dieu, qui tient dans sa main
„ notre sort pour toujours; devant Dieu, qui con-
„ naît les plus petits détails de notre vie; devant
„ Dieu, dont la seule présence est une frayeur
„ pour une créature qui se sent grandement cou-
„ pable; alors on s'écrie: *Si Dieu veut plaider*
„ *avec moi, de mille articles je ne pourrai répon-*
„ *dre sur un seul.* Mais moi, mon cher Pasteur,
„ mais moi, je demanderai grâce à mon Juge; je
„ lui dirai: " O Dieu! écoute la voix du sang de
„ ton Fils, et non point celle de mes péchés! je
„ l'ai aimé ce divin Fils, trop tard sans doute! mais
„ enfin je l'ai aimé; j'ai travaillé à lui devenir sem-
„ blable; il veut bien m'aimer aussi, quoique j'en
„ sois indigne; il veut bien plaider pour moi.
„ O Dieu! écoute la voix de ce Fils bien-aimé! Je
„ suis un misérable pécheur, il est vrai, mais

„ je suis Chrétien, et de nom, et de cœur: que „ cela t'appaise envers moi!" Voilà ce que je dis „ à mon Juge, mon cher Pasteur, car je m'entre- „ tiens déjà avec lui. Je n'oserai, sans doute, „ pas dire tout cela quand le moment de paraître „ sera venu; mais, mon Sauveur, mon défenseur, „ parlera pour moi: j'ose dire que sa grâce m'en „ assure. O que j'ai été heureux en vous rencon- „ trant sur ce chemin, où vous eûtes avec moi „ la première conversation! C'est là, que la grâce „ de Dieu m'a trouvé. Quel n'eût pas été mon „ malheur, de mourir tel que j'étais alors! indiffé- „ rent pour la religion, qui est la seule chose né- „ cessaire, et tout embrasé d'amour pour les biens „ de la terre, qui sont si peu de chose. Oui, si peu „ de chose, quand on quitte ce monde et que tout „ ce qu'on a possédé s'en va comme une fumée. „ Bientôt, quatre bouts de planches pour renfer- „ mer mon cadavre, voilà tout ce qu'il me faudra. „ Le plus pauvre emporte de ce monde autant que „ moi, qui ai amassé beaucoup de bien. Plût à „ Dieu, que j'en eusse amassé moins sur cette „ terre et davantage dans le Ciel! C'est là, qu'on „ pourrait se faire un trésor appuyé sur un bon „ fondement, un trésor, qu'on serait bien heu- „ reux de trouver quand on quitterait ce monde, „ au lieu de se trouver alors pauvre, aveugle, „ misérable et nu, après s'être cru riche, dans „ l'abondance, et ne manquant de rien. Ah! il

„ faudrait, pendant qu'on vit, savoir se mettre
„ dans la position où je suis, dans cet état où la
„ vie et le monde ne semblent rien, et où Dieu
„ et le temps à venir sont tout pour le pauvre
„ mourant. Oui, mon Dieu! tu es tout pour moi:
„ tu es mon Juge, le maître de mon sort, le
„ maître de mon âme que tu rappelles, et qui va
„ au-devant de toi avec soumission, avec pro-
„ fonde humilité, mais aussi, j'ose le dire, avec
„ confiance en ta miséricorde. O Dieu! sauve-
„ moi au nom de Jésus-Christ. Seigneur Jésus
„ qui es entré dans ton règne, souviens-toi de
„ moi! Dis à mon âme! *Va-t'en en paix*... Tu
„ me le dis, Seigneur! je crois entendre la voix
„ du bon berger qui m'appelle."...

Ici le malade se reposa un moment, fit de cœur une prière, puis, serrant la main du Ministre, il lui dit: "Adieu, vous qui avez été le con-
„ ducteur de mon âme, mon père en Jésus-
„ Christ, mon meilleur ami. Il n'y a que Dieu
„ qui puisse vous rendre ce que vous avez fait
„ pour moi. Ah! si on ose parler à ce grand
„ Dieu, quand on le voit face à face, je lui
„ parlerai de vous, je lui raconterai ce que vous
„ avez fait pour mon âme. Il vous fera miséri-
„ corde, car nous en avons tous besoin; il vous
„ recevra dans son Ciel; nous nous retrouverons
„ auprès du Sauveur que nous avons aimé. Ce
„ que c'est pourtant, que d'être Chrétien! Qu'il

„ est consolant de pouvoir dire à ceux qu'on
„ quitte : Nous nous retrouverons ; ce n'est que
„ pour un peu de temps qu'on se sépare ! — Ma
„ femme ! mes pauvres enfans ! consolez-vous :
„ on se reverra dans un meilleur monde, s'il plaît
„ au Seigneur. Si vous aimez votre père, si vous
„ avez envie de le revoir, souvenez-vous de ce
„ qu'il vous dit à son lit de mort ; souvenez-
„ vous des commandemens du Seigneur Jésus ;
„ souvenez-vous de l'aimer plus que toute autre
„ chose. Lisez souvent dans ma bonne Bible,
„ qui a été toute ma consolation, et en la lisant
„ dites-vous l'un à l'autre : Ce saint livre, que
„ notre père aimait tant, nous montre la route
„ qu'il faut suivre, pour aller là où il espérait
„ d'aller, là où l'on est heureux pour toujours."

En disant cela, le malade versa quelques larmes. Le Ministre ne put retenir les siennes ; il serra la main de son ami ; il lui promit d'être celui de ses enfans, et de faire tout son possible pour les mettre dans la bonne route ; et il l'assura qu'il ne tarderait pas à revenir vers lui.

En effet, dans l'après-midi, le Ministre se préparait à retourner vers son malade, lorsque le beau-frère de Jean-Louis vint lui apprendre qu'il était expiré. Depuis que le Ministre était sorti, il était tombé dans un assoupissement, duquel il ne s'était pas réveillé. Pendant cette espèce de sommeil il paraissait rêver beaucoup, et les mots

de *salut*, de *miséricorde*, de *Jésus*, étaient souvent sortis de sa bouche. "Qu'il repose en paix !" dit le Ministre en apprenant sa mort. "Notre frère „ a été recueilli de devant le mal : il est plus heu- „ reux que nous : *car bienheureux sont les morts* „ *qui meurent au Seigneur ! Oui, pour certain,* „ *dit l'esprit, car ils se reposent de leurs tra-* „ *vaux, et leurs œuvres les suivent.*"

Ainsi finit cet homme, que nous avons vu d'abord si éloigné du salut, du moins en apparence, mais qui ayant été appelé par la Grâce de Dieu, répondit à sa voix, et put dire avec le Prophète : *Eternel tu m'as sollicité, et j'ai été attiré, tu as été plus fort que moi, et tu as eu le dessus.*

O vous, quel que soit votre âge et votre condition, entre les mains desquels tombera cet écrit ! Pensez, qu'il ne vous suffit pas d'avoir contenté, en le lisant, une vaine curiosité. Pensez, que toutes les instructions qu'il renferme sont de la plus grande importance, et qu'elles peuvent vous convenir, beaucoup plus peut-être que vous ne l'imaginez. Pensez, que la Grâce de Dieu a fait tomber cet écrit entre vos mains pour votre salut, et que vous seriez très-coupable de ne pas écouter celui qui, depuis si long-temps, se tient à la porte de vos cœurs, et qui frappe. Pensez à votre mort. Pensez au compte que vous avez à rendre. Pensez, que le moment approche

et

et que le temps est court. Puissent ces idées, vous engager à travailler à votre salut avec crainte et tremblement, et à dire avec l'Apôtre : *Voici l'heure de nous réveiller de notre sommeil!*

A Dieu seul soit la gloire!

Amen.

Acte de recueillement, et de consécration de soi-même à Dieu, avant une communion.

Voici *maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut* qui est arrivé pour toi, ô mon âme! si tu sais en profiter. Dans ce saint jour de communion, ton Sauveur t'invite au trône de la Grâce, pour y obtenir miséricorde. Pénétrée de ta misère et de ton indignité, réponds à cette invitation, par un vif sentiment d'amour et de reconnaissance pour ce divin Sauveur. Accours à lui avec empressement, avec humilité, avec confiance. Mais surtout, approche-toi de lui avec une résolution inébranlable de renoncer à tes péchés passés, et de ne plus vivre que pour celui qui t'a tant aimée, que de mourir pour toi. Si ce motif d'amour n'était pas suffisant pour donner à tes résolutions toute la force qu'elles doivent avoir; pense, ô mon âme! pense, à cette déclaration terrible de l'Evangile. *Celui qui mange de ce pain et qui boit de cette coupe indignement, mange et boit sa condamnation, ne discernant point le corps du Sauveur.... Il mange, et il boit sa condamnation!* Que ces paroles sont effrayantes! Ah! Seigneur! ne permets pas qu'elles puissent jamais s'appliquer à moi. Il vaudrait mieux pour moi n'être jamais né, que d'encourir cette

terrible condamnation. Pour l'éviter, je veux aujourd'hui me donner entièrement à mon Sauveur, par une consécration solennelle : et la confirmer par le serment libre et volontaire que je fais, en m'humiliant, devant Dieu, de corps aussi bien que de cœur.

Consécration de soi-même à son Dieu et à son Sauveur.

Dieu *tout-puissant !* qui es redoutable pour ceux qui s'attirent ton courroux, et à qui nul ne peut échapper ! Dieu *souverainement saint !* dont les yeux sont trop purs pour voir le mal ! Dieu qui *sondes les cœurs !* et qui connais mes plus secrètes pensées ! *Dieu juste !* qui ne tiens point le coupable pour innocent, et qui rendras à chacun selon son œuvre.

Je jure, en ta sainte présence, de faire à l'avenir tous mes efforts pour observer tes saintes et justes lois, que j'ai mille et mille fois violées. Je jure, de renoncer à tous les péchés d'habitude dont je me reconnais coupable. Je jure, de résister de tout mon pouvoir aux penchans corrompus de ma nature, aux tentations du monde, et aux séductions du Démon ton ennemi. Je jure, de consacrer à ta gloire, à mon salut, et au bien de mes frères, la santé, les talens, les biens, en un mot tous les avantages que tu as daigné

m'accorder, et ceux que tu daigneras m'accorder encore.

Je jure toutes ces choses, en simplicité et en sincérité de cœur. Mais, ô mon Dieu! je sens ma faiblesse, une triste expérience ne m'en a que trop convaincu, et je sais que toute notre capacité vient de toi; je viens donc, au nom de Jésus-Christ, et en m'appuyant sur ses promesses, te demander le secours de ton Esprit tout-puissant. Lui seul, peut me donner la force et la persévérance nécessaires, pour faire ce à quoi je m'engage aujourd'hui. Que sa vertu s'accomplisse dans mon extrême faiblesse!.. Qu'il me conduise par ses salutaires inspirations! Je promets de les suivre, d'être ouvrier avec lui, et de ne jamais le contrister, en résistant aux bons mouvemens qu'il excitera dans mon âme

Regarde, ô Dieu! d'un œil favorable, cette consécration de moi-même, que je te fais aujourd'hui. Je la fais, persuadé que je me dois tout entier à toi: comme étant ta créature, et comme membre de l'Eglise que tu t'es acquise par ton propre sang, en la personne de ton Fils, qui est *un avec toi*, *Dieu manifesté en chair* pour notre salut. Je me consacre à toi, vivement touché de tous les bienfaits que tu as répandus sur moi, dès le jour de ma naissance jusqu'à présent. Je me consacre à toi, convaincu qu'il n'y a de bonheur que dans l'obéissance à tes lois et dans une vie

qui est selon la piété; convaincu aussi, et de la vanité des jouissances qui ne sont que de ce monde, et de l'amertume qui accompagne et qui suit les faux plaisirs des passions. Je me consacre enfin à toi, ô mon Dieu! dans le profond sentiment de la longue patience dont tu as usé à mon égard; patience qui me paraît si étonnante, à moi qui connais toutes mes iniquités, que je ne puis y penser sans une secrète frayeur qu'elle ne soit peut-être épuisée. Cependant, ô mon Dieu! j'ose encore espérer, puisque tu me conserves la vie, et que tu daignes m'inspirer aujourd'hui le désir de me consacrer plus particulièrement à toi: j'ose encore espérer, que les trésors de ta miséricorde ne sont pas fermés pour moi. Le sang de mon Sauveur est assez précieux pour me racheter tous mes péchés; si seulement il daigne avoir pitié d'une pauvre âme, qui a recours à lui comme à son unique espérance, qui se réfugie sous sa croix, qui regarde vers lui pour être guérie du venin qui la consume.

O! mon Dieu! Je te prends toi-même à témoin de la sincérité de mes résolutions. Vois, et considère mon cœur! Ai-je quelque chose de réservé par devers moi? Ah! si cela était, sans que je m'en aperçusse; ôte, par ta Grâce, ce vieux levain de méchanceté, et fais que je n'aie dans mon cœur que sincérité et que vérité.

O! Seigneur Jésus! Dieu béni éternellement!

Sauveur de tous ceux qui s'approchent du Père en ton nom ! Toi *qui es le chemin, la vérité et la vie*, et qui as déclaré que tu ne rejetterais point celui qui viendrait à toi ! Seigneur Jésus, mon unique refuge ! aie pitié de moi, attire-moi vers toi, du haut des Cieux ; qu'une seule goutte de ton sang précieux tombe sur moi, et je serai guéri. Et lorsque celui qui ose se dire ton enfant et ton racheté sera aux prises avec la mort ; daigne parler de paix à son âme, lui donner l'assurance de ton amour, et le soutenir par ton Esprit contre les frayeurs de sa dernière heure ! O ! Seigneur ! La dernière place dans ton royaume ! et je serai heureux. Heureux de contempler ta face. Heureux de voler pour exécuter ta sainte volonté. Heureux de célébrer, dans l'éternité, tes miséricordes envers un pauvre pécheur

Amen.

Prière, lorsqu'on est rentré chez soi après avoir communié.

Ma bouche peut à peine exprimer tous les sentimens dont mon âme est remplie. *Eternel je te célébrerai ; parce qu'étant extrêmement courroucé contre moi, ta colère s'est appaisée, et tu m'as consolé. Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit s'égaie en Dieu qui est mon Sauveur ; car le tout-puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint. Eternel je t'aimerai d'une af-*

fection cordiale: Car tu m'as sauvé par le sang de ton Fils bien-aimé.

Seigneur Jésus! qui *t'es fait pauvre, afin que par ta pauvreté nous fussions rendus riches;* qui as quitté le séjour de la gloire, pour venir *chercher et sauver ce qui était perdu!* Aujourd'hui, tu m'as fait voir ton salut; j'ai pu toucher de mes mains et voir de mes yeux, les gages précieux de ton amour, et de ma réconciliation avec Dieu, par ton sang. *Que te rendrai-je? tous tes bienfaits sont sur moi.* Comment pourrai-je répondre à tant d'amour? Voici, *la charité de Christ me presse*, et je ne veux plus vivre pour moi-même, mais pour celui qui est mort pour moi. Je veux mourir au péché, qui a été la cause des souffrances de mon Sauveur. Je veux haïr le mal d'une parfaite haine, et vivre, autant que je le pourrai, comme mon Seigneur et mon Dieu a vécu sur la terre: lui qui a souffert pour nous, nous *laissant un modèle afin que nous suivions ses traces.* Je veux, loin des regards des hommes, mais sous les yeux du Sauveur de mon âme, travailler à mon salut avec toute l'ardeur dont je suis capable. Je veux, au milieu d'un siècle corrompu, me conduire d'après les maximes de l'Evangile, et me faire gloire de les suivre. Je veux, *combattre le bon combat de la foi, mortifier mon corps et le réduire en servitude*, veiller et prier, fuir les lieux, les occasions, les personnes, qui pourraient me dé-

tourner de ce que je dois au Sauveur de mon âme. *Je l'ai juré, Seigneur, et je le tiendrai, d'observer les ordonnances de ta justice.*

O, comme je suis heureux, de me sentir ainsi zélé pour le bien ! Comme mon âme s'élève, se réjouit, et se sent pleine de douces espérances en formant ces projets salutaires ! Quel calme, Quelle paix jusqu'ici inconnus se répandent dans mon âme ! Que le monde, ses biens, et ses plaisirs, me paraissent peu de chose ! Que les jouissances du vice me paraissent méprisables et odieuses ! Comme mon âme se complaît, dans cette *paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence :* Seigneur mon Dieu ! si cet heureux état pouvait durer toujours ! Si je pouvais avoir toujours ce même cœur pour te craindre, et pour garder tes commandemens ! J'en ai la ferme volonté. Veuille, par ton Esprit, la rendre efficace, être à ma droite quand je combattrai pour mon salut, me soutenir, et me relever, si quelquefois je succombe. Sois ma force et mon appui, jusqu'à l'heure de la mort. Et puisse, à ma dernière heure, ta voix se faire entendre à mon âme, et lui dire : *Va-t'en en paix, tes péchés te sont pardonnés !*

Amen.

FIN.